

# JOURNAL DES DEMOISELLES.



Instruction.

DES

## Hieroglyphes.

Les hommes ont imaginé deux systèmes d'écriture entièrement distincts : l'un est employé chez les Chinois, c'est le système hiéroglyphique ; le second, en usage actuellement chez tous les autres peuples, porte le nom de système alphabétique ou phonétique.

Les Chinois n'ont pas de lettres proprement dites ; les caractères dont ils se servent pour écrire sont de véritables hiéroglyphes ; ils représentent, non des sons, non des articulations, mais des idées. Ainsi *maison* s'exprime à l'aide d'un caractère unique et spécial, qui ne changerait pas, quand même tous les Chinois arriveraient à désigner une maison, dans la langue parlée, par un mot totalement différent de celui qu'ils prononcent aujourd'hui. Ce résultat ne peut étonner quand on songe à nos chiffres qui sont aussi des hiéroglyphes. L'idée de l'unité ajoutée sept fois à elle-même, ou le nom-

bre huit, s'exprime partout, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, etc., avec deux ronds superposés verticalement et se touchant par un seul point. Mais en voyant ce signe idéographique, le français prononce *huit*, l'anglais *eight*, l'italien *otto*, l'espagnol *ocho*. Il en est de même des autres nombres composés. Ainsi, si les chiffres idéographiques chinois étaient généralement adoptés, comme le sont les chiffres arabes, chacun lirait dans sa propre langue, les ouvrages qu'on lui présenterait, de même qu'il lit tous les nombres sans avoir besoin de connaître un seul mot de la langue parlée par les auteurs qui les auraient écrits. Le principal défaut de cette langue serait de ne donner aucun moyen d'exprimer des noms nouveaux.

L'écriture chinoise ou hiéroglyphique semble l'enfance de l'art. Il n'est pas vrai que, pour apprendre à la lire, il faille, en Chine même, la longue vie d'un mandarin studieux : on apprend le chinois comme toute autre langue. Nous allons trouver dans les hiéroglyphes de l'antique peuple des Pharaons tous les artifices dont les Chinois font usage aujourd'hui.

Les Égyptiens se servaient de deux ou trois sortes d'écritures ; dans l'une d'elles, au moins, les caractères symboliques ou représentatifs d'idées jouaient un grand rôle. Ainsi, l'on sait que l'épervier désignait l'*âme*, l'*ibis*, le *cœur*, la *colombe*,



*l'homme violent* (ce qui paraît assez étrange); *la flûte, l'homme aliéné; une grenouille, l'homme imprudent; un nœud coulant, l'amour; la fourmi; le savoir; etc.*

Ces signes, ainsi conservés, ne formaient qu'une très-petite partie des huit à neuf cents caractères qu'on avait remarqués dans les inscriptions monumentales, et l'interprétation des écritures égyptiennes paraissait depuis long-tems à tous les bons esprits un problème complètement insoluble, lorsqu'en 1799, M. Boussard, officier du génie, découvrit, dans les fouilles qu'il faisait opérer près de Rosette, une large pierre couverte de trois séries de caractères parfaitement distincts. Une de ces séries était du grec; celle-là, malgré quelques mutilations, fit clairement connaître que les auteurs du monument avaient ordonné que la même inscription s'y trouvât tracée en trois sortes de caractères, savoir: en caractères sacrés ou hiéroglyphiques égyptiens, en caractères locaux ou usuels et en lettres grecques. Ainsi, par un bonheur inespéré, les philologues se trouvaient en possession d'un texte grec ayant en regard sa traduction en langue égyptienne, ou, tout au moins, une transcription avec les deux sortes de caractères anciennement en usage sur les bords du Nil.

Cette pierre de Rosette, devenue depuis si célèbre, et dont M. Boussard avait fait hommage à l'institut du Caire, fut enlevée à ce corps savant à l'époque où l'armée française évacua l'Égypte. On la voit maintenant au musée de Londres. Les savans illustres attachés à cette mémorable expédition, et dont les travaux s'exécutaient souvent au milieu du feu de la mitraille, sentirent l'importance de l'inscription de Rosette, et pour ne pas abandonner ce précieux trésor aux chances aventureuses d'un voyage maritime, ils s'attachèrent à le reproduire par de simples dessins, par des contre-épreuves obtenues à l'aide des procédés de l'imprimé-

merie en taille-douce, enfin par des moulages en plâtre ou en soufre; il faut même ajouter que les antiquaires de tous les pays ont connu pour la première fois la pierre de Rosette à l'aide des dessins des savans français.

M. Silvestre de Sacy, dès 1802, s'occupait du texte égyptien en caractères usuels; il y découvrit les groupes qui représentent différens noms propres et leur nature phonétique. Ainsi, dans l'une des deux écritures, au moins, les Égyptiens avaient des signes, des sons, de véritables lettres, et M. Akirblad, savant suédois, perfectionna le travail de notre compatriote qui assigna la valeur phonétique individuelle des divers caractères employés dans la transcription des noms propres que faisait connaître le texte grec.

Restait toujours la partie de l'inscription purement hiéroglyphique ou supposée telle: celle-là était demeurée intacte; personne n'avait osé la déchiffrer.

M. de Champollion l'a entrepris; son travail, quant à la découverte de la valeur phonétique des hiéroglyphes, est simple, homogène, et ne semble donner prise à aucune incertitude; chaque signe équivalait à une simple voyelle ou à une simple consonne; sa valeur n'est point arbitraire; tout hiéroglyphe phonétique est l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne, commence par la voyelle ou par la consonne qu'il s'agit de représenter.

Ainsi, par exemple, en suivant le système égyptien, composons les hiéroglyphes de la langue française.

L'A pourra être représenté par un agneau, un aigle, un âne, une anémone, un artichaut, etc.

Le B le sera par une balance, une baleine, un bateau, un blaireau, etc.

L'E par un éléphant, un épagneul, un éolipyle, une épée, etc.

Abbé s'écrirait donc, à l'aide des hiéroglyphes français, en mettant les unes à la suite des autres, les figures d'un



agneau, d'une balance, d'une baleine et d'un éléphant, ou bien celles d'un aigle, d'un bateau, d'un blaireau et d'une épée.

Ce genre d'écriture a quelque analogie, comme on le voit, avec les rébus dont les confiseurs enveloppent leurs bonbons. Voilà où en étaient ces prêtres égyptiens, dont l'antiquité nous a tant vanté le pouvoir, mais qui, on doit le dire, ne nous ont à peu près rien appris.

ARAGO,

Membre de l'Académie française.

---

### Littérature Française.

---

#### REVUE LITTÉRAIRE.

---

*Lettres inédites de M<sup>lle</sup> de Scudéri à M. Godeau, évêque de Vence; publiées par M. de Monmerqué, membre de l'Institut, chez A. Levavasseur, libraire, place Vendôme, n° 16.*

Le nom de Scudéri est arrivé jusqu'à nous, mais avec des destinées bien différentes. Le siècle de Louis XIV, le grand siècle, comme nous avons coutume de l'appeler, avait une estime particulière pour M. et M<sup>lle</sup> de Scudéri, tandis qu'ils ne sont plus rappelés à notre mémoire que par les vers moqueurs de Boileau, et que, faisant par ignorance ce que le satirique faisait de dessein prémédité, nous confondons les ouvrages du frère et ceux de la sœur.

Pour l'amour de la justice, je vais entreprendre de séparer ces deux destinées avant de vous parler des lettres qui font le sujet de cet article.

Georges de Scudéri était un fort brave homme quoique un peu fanfaron; c'était un poète cavalier qui écrivait sans doute le poing sur la hanche et le feutre de côté, comme il aurait proposé un duel

Dans une de ses préfaces il dit au public :

« Tu couleras sur des fautes que je  
» n'ai point remarquées, si tu daignes  
» apprendre que j'ai passé plus d'années  
» parmi les armes que d'heures dans  
» mon cabinet, et usé beaucoup plus de  
» mèches en arquebuse qu'en chandel-  
» le. »

Malgré cette prétention, les exploits guerriers de Scudéri sont encore moins connus que ses vers; mais c'était le bel air du tems; un gentilhomme devait tout faire aisément, le travail était bon pour les mercenaires. Oronte, dans la comédie du *Misanthrope*, parle aussi du peu d'application qu'il a mis à composer son sonnet.

Non seulement il ne fallait pas tomber dans le travers de paraître étudier et pâlir sur des livres, mais encore il fallait jouer le désintéressement; et le pauvre Scudéri, qui à l'heure des repas se cachait dans un recoin du jardin du Luxembourg pour grignoter, sous son manteau, un chétif morceau de pain, avait grand soin de proclamer qu'il ne prenait point de souci du prix que les comédiens et les libraires mettaient à ses œuvres.

Une de ces boutades d'audace, qui sont le propre de la médiocrité, rendit Scudéri un personnage important. Dans une pièce intitulée *Observations sur le Cid*, notre poète attaqua Corneille. Ce morceau critique obtint l'approbation du cardinal de Richelieu et par suite celle de l'Académie.

Tout à l'opposé de son frère, Madeleine de Scudéri était remplie de modestie et de véritable noblesse: bonne, indulgente, généreuse, elle se faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient; chez elle les qualités du cœur et de l'esprit rachetaient les défauts de la figure et faisaient pardonner sa pesante et grossière laideur. Ses romans de *Cyrus* et de *Clélie*, qu'elle publia sous le nom de son frère, étaient à la mode. Aussi est-ce sur eux



que Boileau décoche ses traits satiriques. Pressé de ramener le goût de son siècle à la pureté antique, il oublie peut-être un peu trop que nous avons aussi un art poétique informe, grotesque, il est vrai, mais qu'il cût mieux valu perfectionner qu'anéantir. Ce qui mit M<sup>lle</sup> de Scudéri en vogue à la cour, fut la bizarre pensée d'emprunter des noms à l'histoire ancienne pour en revêtir les courtisans d'Anne d'Autriche. Mais là s'arrête l'innovation. Dans *Cyrus*, dans *Clélie*, M<sup>lle</sup> de Scudéri conserve la forme des anciens romans de chevalerie : ce sont toujours des naissances cachées et miraculeusement reconnues, des admirations subites, des princesses perdues ou enlevées trois ou quatre fois sans que leur vertu ni leur réputation en soient le moins du monde effleurées, des grands coups d'épées, surtout des épisodes qui se succèdent, et suspendent à chaque pas la marche de l'action.

Mais ce qui distingue les romans de M<sup>lle</sup> de Scudéri, ce qui rend Boileau coupable de n'y avoir vu que le ridicule, ce n'est pas l'innovation de mauvais goût d'avoir mis en scène des Mèdes, des Persans, des Romains, pour les affubler de fraises et de reingraves ; ce sont les enseignemens donnés à une cour encore un peu rude, ce sont la politesse des manières, la générosité des sentimens, la chasteté, la délicatesse en amour et le respect pour les femmes, prêchés avec tout le charme qui pouvait donner de l'autorité en ce tems-là. Ce n'était plus l'exagération des romans pastoraux de Dufé, c'étaient des maximes bonnes à suivre par tous les honnêtes gens. Pour ne rien cacher, il faut confesser ici que M<sup>lle</sup> de Scudéri, dont le caractère était si franc et l'esprit si droit en certaines occasions, était de l'école des *précieuses*.

Il y avait à l'hôtel de Rambouillet une école pratique pour le charme et la politesse de la conversation. M<sup>lle</sup> de Scudéri eut aussi des assemblées du même genre.

Pelisson, dont l'amitié pour elle fut aussi durable que pure, Conrart, secrétaire de l'académie, le duc de Saint-Aignan, M. et M<sup>me</sup> Duplessis Guénégaud, l'évêque de Vence, le poète Sarrazin, M<sup>me</sup> Arragonais et M<sup>me</sup> d'Aligre sa fille formaient un petit cercle d'amis qui se réunissaient tous les samedis ; chacun s'y était décerné un nom emprunté aux anciens, ou bien avait pris un nom de roman. M<sup>lle</sup> de Scudéri était *Sapho*, M<sup>me</sup> Arragonais s'appelait *Philoxène*, M<sup>me</sup> d'Aligre *Télamire*, Pelisson *Aconthe*, etc., etc. Dans ces assemblées les dames travaillaient à l'ajustement de petites poupées nommées la grande et la petite Pandore qui servaient à diriger les modes nouvelles.

Ainsi le frivole marchait à côté du sérieux, et ces occupations chez une moderne Sapho étonneront moins, si l'on se souvient que Molière nous montre ses *précieuses* attachant une grande importance aux moindres détails de la toilette.

L'esprit ne restait pas oisif pendant que l'aiguille marchait ; on dissertait à perte de vue sur le sentiment ; et parfois les interlocuteurs avaient tant de finesse, leurs discours étaient si subtils qu'ils auraient eu besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes.

C'était là le ridicule ; le bon, c'est que la décence et la délicatesse remplaçaient dans ces entretiens la licence, reste des mœurs corrompues du tems des Valois.

Ces assemblées devaient compter dans leurs fastes un jour célèbre, un jour à faire pâlir l'astre de l'hôtel de Rambouillet, ce fut le samedi 20 décembre 1683 : Conrart avait donné à M<sup>lle</sup> de Scudéri un cachet de cristal, que, bien entendu, un madrigal accompagnait. Sapho répondit par des vers improvisés.

L'assemblée entière fut électrisée par la verve de la dame du logis ; chacun voulut improviser, ce fut un feu roulant : un madrigal n'attendait pas l'autre. Aussi appela-t-on cette journée la journée des



madrigaux. On transcrivait au fur et à mesure tous ces petits chefs-d'œuvre pour les conserver à la postérité. Elle peut encore aujourd'hui les retrouver parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Arse-  
nal ; mais l'ingrate ne songe guère à les y chercher.

En tout, si M<sup>lle</sup> de Scudéri accorde trop dans ses romans au faux bel-esprit , et, si je puis me servir de cette expression, à une *fausse imagination* qui lui fait entasser dans ses livres ce que sa mémoire a retenu ; si elle se montre parfois prétentieuse et guindée dans ces jeux d'esprit auxquels elle aimait tant à se livrer, elle est bien estimable dans d'autres écrits dont la critique ne lui tient pas compte, je veux parler des *Conversations morales*, que l'on peut lire encore aujourd'hui avec autant de plaisir que de profit. Nous en dirons autant des *Lettres inédites* que M. de Monmerqué a recueillies et publiées. Dans cette correspondance avec M. Godeau, évêque de Vence, M<sup>lle</sup> de Scudéri ne s'occupe que des événemens de la Fronde en 1650 pendant la captivité des princes de Condé. Devant ces grands intérêts, l'afféterie de la *précieuse* s'efface ; on trouve un style simple, précis, une ame haute et un jugement droit.

« Sans mentir, monsieur, le renverse-  
» ment de la maison de M. le prince et  
» de celle de M<sup>me</sup> de Longueville est une  
» étrange chose, car on voit tant d'inno-  
» cence et de persécution ensemble, qu'il  
» n'est pas possible de n'être pas touché de  
» leur malheur. M. le prince s'est pour-  
» tant trouvé l'ame plus grande que son  
» infortune ; car, depuis qu'il est prison-  
» nier, il n'a pas dit une parole indigne  
» de ce même cœur qui lui a fait gagner  
» quatre batailles et acquérir tant de  
» gloire.

» Il y a trois jours que M. de Beau-  
» fort, accompagné de M<sup>me</sup> de Chevreuse  
» et de M<sup>me</sup> de Montbazou, fut au bois de  
» Vincennes, dans un carrosse de louage

» afin de n'être pas connu ; pour voir de  
» ses propres yeux si une muraille que  
» l'on bâtit sur la contrescarpe des fossés  
» était assez haute pour qu'il fût impossi-  
» ble que M. le prince se pût sauver. Je  
» vous avoue que cette action ne me sem-  
» ble pas trop belle ni pour les dames ni  
» pour Beaufort, qui, tant que le prison-  
» nier a été libre, ne l'approchait qu'en  
» lui faisant des soumissions d'esclave... »

M<sup>lle</sup> de Scudéri n'est point *Frondeuse*, elle haïssait les agitations populaires. « Dieu veuille, dit-elle dans une autre  
» lettre, que ceux qui ont dessein de  
» faire de la France ce que Cromwell et  
» Fairfax ont fait de l'Angleterre, ne puis-  
» sent jamais avoir de crédit ! »

Sous le rapport historique, ces lettres offrent des documens de plus à apposer aux nombreux et brillans mémoires des Frondeurs. La loyauté du caractère de M<sup>lle</sup> de Scudéri est une garantie de la vé-  
racité de ses relations, quoique parfois sa passion en faveur des princes de Condé rendrait, à cet égard, le doute excusable.

J'ai fait une citation, afin de montrer la lucidité et l'élégance du style épistolaire de M<sup>lle</sup> de Scudéri, style vraiment surprenant, si on le compare à celui de M<sup>me</sup> de Motteville, de M<sup>lle</sup> de Montpensier, qui écrivaient à peu près dans le même tems. M<sup>mes</sup> de Sévigné et de Lafayette sont venues plus tard, et la langue française avait fait de rapides progrès. D'ail-  
leurs il y a une observation à faire, c'est que, chez ces dames, l'esprit et le senti-  
ment font le style, tandis que, chez M<sup>lle</sup> de Scudéri, la recherche de l'un et de l'autre est ce qui le gâte parfois.

M. de Monmerqué a joint à ces lettres, trop peu nombreuses à mon gré, des notes et des éclaircissemens en vers et en prose. Ces divers morceaux, choisis par un sa-  
vant aussi distingué et auquel l'histoire et la littérature ont déjà tant d'obligations, ajoutent beaucoup à l'intérêt du recueil que je vous recommande.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.



## Vengeance de San Pietro.

Pour donner une idée du bel ouvrage de M. Tissot, *Leçons et modèles de Littérature française depuis Ville-Hardouin jusqu'à M. de Chateaubriand*, nous transcrivons ici un morceau de d'Aubigné, poète et littérateur, qui naquit en 1550.

**Q**uand il estoit povre soldat, il avoit, pour sa valeur, espousé la dame d'Ornane, de grand'maison et de condition eslevée par dessus lui : la paix estant faite pour le général et non pour lui, et ayant cherché en France et à Florence du support pour ses desseins, il fit pour cela mesme un voyage à Constantinople, durant lequel ceux d'Ornane et autres parents de sa femme lui ayant fait savoir de leurs nouvelles, et persuadé de venir jusques à Gennes, où elle pourrait concilier les haïneux de son mari, et mesme le faire rappeler de bannissement. Cette femme, induite à cela, se desroba de Marseille; mais, poursuivie par un ami de San Petre, fut ramenée à Aix, et là, tenue en quelque sorte de captivité, jusques à la venue de son mari, qui, à son arrivée, trouva ce fait si amer, qu'un de ses familiers l'excusant, il le fit estrangler par des esclaves turcs. De là, il vient à Aix, où la justice fit difficulté de lui livrer sa femme entre les mains; mais elle, bien que pleine de crainte, demanda d'y estre. Il la ramena à Marseille, parlant tousjours à elle avec beau-

coup d'honneur; si bien que, la teste nue, il lui annonça que pour sa faute d'avoir voulu voir ses ennemis, il fallait qu'elle fust estranglée par ses esclaves; elle ne refusa point la mort, mais se contenta de lui dire : « Il y a vingt ans que vostre vertu m'a esmue à vous faire mon mari; depuis ce temps-là, je n'ai souffert le toucher d'homme vivant que de vous. Je vous supplie que ma mort ne soit point souillée par ces vilaines mains; mais que les vostres, honorables pour leur valeur, me conduisent elles-mesmes au repos. » Cela dit, il l'appela sa maistresse, et lui demanda pardon un genouil en terre, et puis lui mit des bandes de toile au col, avec lesquelles il l'estrangla; ne demeurant guères à prendre des chevaux de poste pour s'en aller en cour, où il n'arriva pas si tost que la nouvelle. Là il fut receu avec tant d'horreur, principalement des dames, que, bien qu'il monstrast son estomach couvert de playes pour la France, qui n'avoit que faire, disoit-il, des affaires de sa famille, n'est-ce que le mauvais visage qu'il recevoist, le poussa à venir exercer ses vengeances en Corse, où, avec l'aide de quelques Florentins et François, il surprit Istria, et fit une guerre sans merci quelque espace de temps, où enfin il tomba en une embusche dressée par ses ennemis, et principalement par les parents de sa femme. Là, abattu par une arquebuzade, il fut achevé à coup d'espée, avec dispute entre ses tueurs à qui auroit les deux mille ducats que la seigneurie de Gennes avoit mis sur sa teste.



Madrid



Littérature étrangère.

Jacques Thomson, poète célèbre, naquit le 11 septembre 1700, à Ednam, en Écosse. Pauvre ministre de ce lieu, son père avait neuf enfans; par les soins de son digne collègue Riccarton, le petit Jacques fut envoyé à l'école. Son penchant pour la poésie se développa de bonne heure; mais chaque année, aux vacances, il jetait tous ses essais au feu, en faisant précéder cette exécution d'un arrêt en vers, dans lequel il examinait leurs fautes, et exprimait les motifs de leur condamnation. Après avoir achevé ses études à l'université d'Édimbourg, il s'abandonna entièrement aux lettres. Son talent fut quelque tems méconnu; mais sa mère, veuve alors, et qui dans les ouvrages de Thomson est l'objet d'une piété qui ne s'est jamais démentie, vécut assez pour jouir des succès de son fils chéri. De 1726 à 1730, il publia le poème des *Quatre Saisons*. Ses autres poèmes sont : *la Liberté* et *le Château de l'Indolence*; le premier rempli de beaux vers, le second

écrit avec beaucoup de charme, mais dont la forme constamment allégorique rend la lecture un peu fatigante. Il composa quelques tragédies : *Agamemnon*, *Edouard et Léonora*, *Coriolan* et *Tancrède et Sigismond*. C'est cette dernière qui offre l'intérêt le plus touchant. On a de lui quelques odes et poésies fugitives, qui sont des modèles de goût et de délicatesse; mais les *Quatre Saisons*, voilà son plus beau titre littéraire. Thomson mourut à sa maison de campagne, à Kew; il fut enterré dans l'église de Richmond. M<sup>me</sup> Boscawen, qui devint propriétaire de la maison du poète, y a fait placer l'inscription suivante :

« Dans cette agréable retraite, attiré  
» par le chant du rossignol, dont le gazouillement était à l'unisson de son ame  
» simple, Thomson coula des jours paisibles. Vivement épris des beautés de la  
» nature, il les peignit dans son inimitable poème des *Saisons*. Ses sentimens  
» religieux, sa bienveillance universelle,  
» sa profonde sensibilité animent tous ses  
» ouvrages; sa perte fut le seul chagrin  
» qu'il donna à ceux qui l'avaient connu.  
» Il mourut ici, le 27 août 1748. »

VERS DE THOMSON SUR LA MORT DE SA MÈRE.

See! to here the kindest, best of mother lies,  
And death has shut her ever weeping eyes,  
Has lodged, at last, peace in her weary breast  
And lulled her many piercing cares to rest.  
No more the orphan-train around her stands  
While her full heart upbraids her needy hands.  
No more the widow's lonely fate she feels,  
The shock severe the modest want conceals  
The oppressor's scourge, the scorn of wealthy pride  
And poverty's unnumbered ills beside,  
For, see! attended by the Angelic throng

Voyez! c'est là que gît la plus douce et la meilleure des mères, et la mort a fermé ses yeux toujours remplis de larmes; elle a enfin apporté le calme dans ce cœur fatigué, et endormi ses soucis poignans dans un éternel repos. Pauvre mère, elle n'est plus entourée d'orphelins, tandis que dans son cœur généreux elle se plaignait de ce que ses mains n'avaient rien à leur donner. Elle ne sent plus l'amertume du destin solitaire de la veuve, cette gêne pénible, ces modestes besoins qu'elle dissimulait, la tyrannie de l'oppresser, le dédain de l'orgueil opulent, et par-dessus tout, les innombrables maux de la pauvreté. Car, voyez! cette bonne mère, la voilà suivie par la foule des



Through yonder worlds of light she glides along  
 And claims the well-earned raptures of the sky.  
 Yet fond concern recalls the mother's eye :  
 She seek the helpless orphan left behind  
 So hardly left so bitterly resign'd.  
 Still, still is she my souls divinest theme  
 The waking vision and the wailing dream !  
 Amid the ruddy sun's enliv'ning blaze  
 O'er my dark eyes her dewy image plays,  
 And in the dread dominion of the night  
 Shines-out again the sadly-pleasing sight ;  
 Triumphant virtue all around her darts  
 And more than volumes ev'ry look imparts,  
 Looks soft, yet awful, melting yet serene  
 Where both the *Mother* and the *Saint* are seen.

anges, à travers ces mondes lumineux, là-bas ; elle glisse et va réclamer les ravissements du ciel qu'elle a si bien mérités. Sur la terre, cependant, un tendre intérêt rappelle son regard : elle cherche les faibles orphelins qu'elle a laissés, si cruellement laissés, abandonnés d'une façon si amère ! Oh ! toujours, toujours ! elle est la pensée la plus sacrée de mon âme, la vision de mes veilles et le deuil de mes rêves. Au milieu de l'éclat vivifiant d'un ardent soleil, l'image de ma mère, comme une vapeur de rosée, joue devant mes yeux obscurcis, et du fond des domaines effrayans de la nuit, cette apparition douce et triste revient encore. La vertu triomphante rayonne autour d'elle, et chacun de ses regards dit plus que bien des volumes. Regards caressans, mais solennels, pénétrants, mais sercins, où tout à la fois on voit et la *mère* et la *sainte*.

Mlle F. R.

### Éducation.

## Louise de Lorraine.

### CHAPITRE PREMIER.

En 1574, par une belle matinée du mois d'octobre, un cortège descendait de la chapelle Saint-Nicolas, située assez loin des murs de Nancy, et se dirigeait vers une des portes de cette ville. En tête du cortège marchait une jeune fille d'une beauté remarquable ; son costume de paysanne contrastait singulièrement avec l'élégance de ses manières, et la dignité de son maintien, la finesse de ses traits, la blancheur de sa peau, la délicatesse de ses mains et de ses pieds, témoignaient assez de la noblesse de son origine. Du reste, aux égards, aux saluts respectueux de tous ceux qui la rencontraient, et aux personnes de sa suite, tous gens de première distinction, il était aisé de de-

viner le rang de celle qui traversait ainsi les rues à pied et si modestement vêtue.

Arrivé en face du château des ducs de Lorraine, où demeurait alors Nicolas, duc de Mercœur, comte de Vaudémont, et où commandait le duc Charles de Lorraine, frère aîné de ce premier personnage, le cortège s'étant arrêté, la jeune paysanne salua avec grâce les personnes qui l'avaient suivie jusque-là, les congédia du regard et par des paroles pleines de bonté, puis, suivie seulement d'une autre jeune fille, elle pénétra dans le gothique et spacieux château.

Après avoir monté lestement l'escalier raide et obscur qui conduisait à une des tourelles, les deux jeunes filles entrèrent dans une chambre à coucher toute tendue de damas bleu garni en courtines orange, et y trouvèrent, à leur grand étonnement, une dame âgée. Elle se leva à leur approche, salua avec respect ; et se tenant debout, s'adressa à celle des deux qui portait l'habit de paysanne.

« Princesse, je viens de la part de ma maîtresse, la comtesse de Vaudémont...

— De ma belle-mère ! » interrompit en



pâlisant celle à qui l'on venait de donner le titre de princesse.

S'inclinant profondément, la dame âgée reprit :

« Depuis deux heures elle cherche votre altesse.

— Ne savait-elle pas que c'était le jour de mon pèlerinage à Saint-Nicolas ? c'est mon seul délassement ; la comtesse me l'envierait-elle encore ?

— Il y a fête ce soir au château.

— C'est bon ! » dit la princesse.

Et d'un geste triste et impérieux ayant congédié la dame d'honneur de sa belle-mère, elle se laissa choir sur son lit, en murmurant avec amertume :

« Fête au château !... et que m'importe, à moi, qu'il y ait fête au château !... Hélas ! où est le tems où ce mot de fête faisait battre mon cœur et amenait le sourire sur mes lèvres !

— Il reviendra ce tems, ma chère et adorée maîtresse, répondit l'autre jeune fille s'agenouillant devant le lit où sa compagne était à demi couchée.

— Jamais ! Gillette, jamais !... Oh ! que tu es heureuse, toi !

— Heureuse ! qui ne dirait, à vous entendre, que c'est moi qui suis la belle Louise de Lorraine et vous la petite Gillette Saulnier.

— Le bonheur est là où il y a gaieté, contentement de cœur, Gillette, et non où il y a grandeur et ennui... Le bonheur est d'être aimée, choyée, caressée !

— Et tout cela, votre Gillette ne vous le donne-t-elle pas, ingrate princesse ? dit Gillette avec ce ton de calinerie de femme qui se sait aimée.

— Oui, petite, c'est vrai, c'est vrai ; mais quitte cette position, viens t'asseoir sur mon lit ; viens, petite, je le veux... Viens donc ! qui t'en empêche ?... Ne sommes-nous pas sœurs ? n'avons-nous pas toutes deux sucé le même lait ? le même berceau ne nous a-t-il pas bercées ensemble ?... Gillette ! ma sœur !

— Moi votre sœur ! princesse, oh !

non ; je sais trop bien la distance qui nous sépare. Appelez-moi votre sujette, votre servante, votre esclave même... mais non votre sœur.

— Enfant, tais-toi et obéis, dit Louise posant, avec un geste plein de grâce, sa main blanche et effilée sur la jolie bouche de Gillette, et la forçant à s'asseoir : Mets-toi près de moi, plus près encore, que je puisse appuyer ma tête sur ton épaule ; là... bien, comme au tems où nous étions toutes petites.... J'étais gaie et rieuse alors.

— Et maintenant, vous soupirez toujours.

— C'est que je ne comprenais pas encore le malheur de ma naissance.

— De votre naissance ! vous, demoiselle noble ! Que dois-je donc dire alors, moi, pauvre vassale !

— Toi ! tu dois bénir le ciel, mon enfant, de t'avoir fait naître dans une famille où l'orgueil d'un nom ne fait pas recevoir avec haine une pauvre fille qui naît au lieu d'un fils !

— Vous ! mais qui donc vous hait ici, mademoiselle ?

— Le mot te paraît peut-être trop fort, Gillette, mais il n'en exprime pas moins le sentiment qui agita chacun à ma naissance. Quand Marguerite d'Egmont, ma pauvre mère, la première femme de mon père, accoucha de moi, c'était dans le vieux château de Noméni, sur les bords de la Seine ; on me reçut, non comme un présent du ciel, mais comme un signe de sa colère. Ma pauvre mère seule, peut-être, me baisa avec joie ; mon père se résigna : il aurait tant voulu un fils ! la branche aînée de la maison de Lorraine n'ayant pas de prince pour la représenter ! On ne prit pas même la peine de me faire baptiser avec la pompe qui m'était due ; au lieu de me porter dans la cathédrale de Nancy, on me présenta modestement à la petite église de Noméni : l'évêque de Toul fut mon parrain et la comtesse Louise de Salins ma marraine.



— Laissons toutes ces tristes idées, ma chère maîtresse; il y a fête ce soir au château, ne quitterez-vous pas ce costume de paysanne pour en revêtir un plus analogue à votre rang?

— Crois-tu que ma belle-mère désire que je paraisse ce soir au bal, Gilette? Ne vois-tu pas que c'est seulement pour complaire à mon père ou à mon oncle qu'elle me fait chercher partout? Va, petite, c'est bien assez de souffrir en secret de sa mauvaise humeur, sans que j'aïlle encore m'y exposer en public.

— Dans le fait, reprit Gilette en contemplant Louise avec admiration, Catherine de Lorraine est belle, j'en conviens; mais que devient sa beauté en comparaison de la vôtre? la sienne se passe, et la vôtre a tout l'éclat que lui prête votre jeunesse.

— Ah! que ne suis-je laide, pauvre, et que n'ai-je encore ma mère! s'écria Louise, à qui ce souvenir arracha des larmes.

— Ma princesse, ma Louise, dit Gilette l'entourant de ses bras, et l'embrassant si étroitement que leur deux chevelures blonde et brune se mêlaient, consolez-vous et croyez-moi, M<sup>me</sup> Catherine n'est si méchante que parce que vous êtes trop douce... Elle ne vous tuera pas, après tout. Habillez-vous, parez-vous, allez au bal; si elle se fâche, fâchez-vous; si elle prend ses grands airs, prenez les vôtres; et si elle veut employer son autorité, réclamez celle de votre père, dites-lui tout ce que vous souffrez avec cette femme altière et jalouse que votre beauté seule a rendue votre ennemie.

— Moi! que j'aïlle porter la désunion entre deux époux? que j'aïlle affliger le cœur de mon père en lui révélant mes souffrances, en lui montrant la différence qu'il y a entre cette troisième femme et les deux premières qu'il a perdues! non, non! plutôt souffrir toujours! plutôt mourir!

— Ne parlez pas de mourir, prin-

cesse, si vous ne voulez que je meure en vous écoutant... mais ne pleurez donc pas... Oh! que je déteste cette femme qui fait couler vos larmes... que je lui veux de mal... que je la hais...

— Tais-toi, Gilette, c'est la femme de mon père!

— Dites donc votre belle-mère, et les belles-mères sont des marâtres.

— Pas toutes, Gilette.

— Je n'en excepte aucune, moi.

— Oh! c'est que tu n'as pas connu Jeanne de Savoie, la seconde femme de mon père.

— Je l'ai connue, mais bien peu, j'étais très-jeune quand elle vous fit quitter Noméni pour vous conduire à la cour du duc Charles, où elle vous plaça auprès de la duchesse Claude, fille de Henri II et de Catherine de Médicis... Je vous perdis de vue quatre ans, ma chère maîtresse, et quand vous nous êtes revenue, j'avais peine à vous reconnaître. C'est à la cour de la duchesse Claude que vous avez acquis la politesse de langage, la grâce des manières que cette duchesse a, dit-on, gagnées à la cour de France.

— C'est à ma seconde mère que je dois tout cela, Gilette, c'est elle qui s'est appliquée à développer tout ce qu'il y avait de bon en moi; je vaudrais plus si elle avait vécu davantage... et quand je me rappelle combien je fus injuste, cruelle, ingrate envers elle...

— Vous! ma chère maîtresse.

— Oh! Dieu est juste, il me fait souffrir de Catherine ce que j'ai fait souffrir à Jeanne; pauvre Jeanne... j'étais bien jeune alors, mais c'est singulier, Gilette, comme les premiers jours de mon enfance sont présents à ma mémoire.

— Eh bien, contez-moi donc ça, ma chère maîtresse, ça vous égayera peut-être un peu.

La princesse de Lorraine secoua tristement la tête, et reprit.

« Je me souviens parfaitement de la mort de ma mère; je n'avais pourtant



que deux ans, et je vois encore M<sup>me</sup> de Champy, ma gouvernante, venir me chercher en pleurant, pour me conduire auprès d'un lit; des cierges brûlaient au chevet et éclairaient la figure blanche et immobile de ma mère; la chambre était remplie de personnes agenouillées; au milieu d'elles le prêtre récitait les prières des agonisants; on pleurait, et puis toutes ces voix qui priaient avaient un accent si triste, si lugubre, que la terreur s'emparant de moi, je poussai des cris horribles; ma voix sembla ranimer ma mère; elle me tendit les bras, m'appela, et pour l'embrasser, j'oubliai mon effroi; alors elle détacha de son cou un rang de perles auquel était suspendue une sainte relique: « Qu'elle te protège ainsi qu'elle m'a protégée, me dit-elle en me la passant au cou, ne la quitte jamais. » La voici, ma chère Gilette, ajouta la duchesse Louise, sortant de son sein un reliquaire enchâssé d'or. »

Elle s'arrêta vaincue par son émotion, puis après un moment de silence, elle reprit.

« Le comte, qui aimait tendrement ma mère, fut désolé de sa perte, et comme on lui dit qu'elle était morte de suites de couches, il resta long-tems sans vouloir me voir; je fus entièrement livrée aux soins de M<sup>me</sup> de Champy; cette bonne dame m'aimait éperdument, et me gâtait surtout d'une manière qu'alors je trouvais charmante; elle me passait toutes mes fantaisies, ce qui faisait que j'en avais de nouvelles à chaque instant; elle ne voulait pas que je pleurasse, ce qui faisait que je criais continuellement: enfin, grâce à elle et à son amitié mal entendue, je devins bientôt la plus insupportable petite fille du monde... te rappelles-tu, Gilette, comme je t'égratignais quand tu ne faisais pas ma volonté, et comme je tirais tes beaux cheveux noirs, pauvre enfant!

— Oh! je vous le rendais bien, ma chère maîtresse, et je me rappelle aussi

que, bonne et adorable que vous avez toujours été, vous ne le rapportiez pas à M<sup>me</sup> de Champy qui m'aurait infligé une correction un peu plus cruelle que celle que me faisaient éprouver vos petits ongles... Mais voyons donc la suite de votre récit.

— Le comte de Vaudémont, mon père, n'ayant point d'enfant mâle, dut songer à un second mariage; ma gouvernante m'apprit cela avec des larmes et des sanglots. « Pauvre enfant, criait-elle en me serrant désolée dans ses bras, tu vas donc avoir une belle-belle, une marâtre. pauvre Louise! mon Dieu, prenez pitié d'elle! » J'avais alors quatre ans; et ce mot de *marâtre* revenait si souvent dans la bouche de ma gouvernante, et toujours avec de nouvelles larmes, qu'un jour je lui demandai: qu'est-ce donc qu'une *marâtre*?

— C'est horrible, me répondit-elle, c'est une calamité dans une famille.

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je, c'est donc quelque chose qui bat les enfans, une *marâtre*?

— Trop souvent, répondit M<sup>me</sup> de Champy. Aussi, le jour des noces de mon père, je ne fis que pleurer, et la haine que je témoignai à ma belle-mère fut si forte, qu'elle renonça à se faire aimer de moi; bientôt je ne la vis plus qu'aux solennités de famille... A sept ans, j'eus la petite vérole; dans la crainte de la contagion pour mes frères, on me fit transporter à la campagne... Ma maladie augmentant, M<sup>me</sup> de Champy en conçut un tel désespoir, que la fièvre la prit, le délire s'en suivit; il fallut l'éloigner de moi; M<sup>lle</sup> de Montravers, ma seconde gouvernante, avait fui dès les premiers symptômes de cette affreuse maladie; j'allais donc être seule, livrée à des domestiques; les boutons qui couvraient mon visage m'avaient fermé les yeux, je n'y voyais pas, mais je demandais toujours ma *bonne amie*; c'était ainsi que j'appelai M<sup>me</sup> de Champy. Deux jours après qu'elle m'eut



quittée, une nuit que je ne pouvais dormir et que je pleurais en disant : pour-quoi donc n'est-elle plus là ? soudain une voix douce me répondit : « Elle est souffrante aussi, mais ne craignez rien, chère petite, vous avez une autre bonne amie qui ne vous quittera pas et qui vous soignera aussi bien.

— Qui êtes-vous donc, demandais-je étonnée de cette voix que je ne reconnaissais pas.

— Une femme qui vous aime beaucoup.

— Autant que ma bonne amie ?

— Encore plus, je vous l'assure, ma chère enfant.

— Vous n'êtes donc pas une marâtre, lui dis-je, puisque vous aimez les enfants... » et j'ajoutai encore bien des choses dont je ne me souviens plus, mais qui avaient l'air de faire de la peine à ma nouvelle bonne amie, car je l'entendais soupirer et me serrer la main en silence... mais ce qui acheva de me la faire aimer tout-à-fait, c'est que lorsque les médecins disaient que j'étais fort mal, elle pleurait abondamment, et m'embrassait le plus affectueusement du monde. »

— Vous n'avez donc pas peur d'attraper ma maladie, lui disais-je, comme mes frères, comme mon père, comme ma belle-mère.

— Je voudrais l'attraper si je pouvais te l'ôter, me répondait-elle; et alors je sentais que je l'aimais autant que M<sup>me</sup> de Champy, car j'ai toujours eu une extrêmereconnaissance pour ceux qui m'ont témoigné de l'attachement.

— Alors vous devez en avoir beaucoup pour moi ? interrompit Gilette, en baisant la main de Louise.

— Beaucoup, mignonne, plus que tu ne le penses... mais laisse-moi donc achever mon histoire : « Un jour, en me réveillant, j'ouvre les yeux... oh ! j'y vois ! j'y vois ! m'écriai-je avec transport. » Soudain une femme qui me veillait se cacha derrière les rideaux de mon lit ; je

devinais que c'était ma nouvelle bonne amie, et je la priai avec instance de se montrer.

— Je n'ose pas, me dit-elle ; tu ne m'aimeras plus, si tu me vois.

— Me croyez-vous donc méchante et ingrate, lui dis-je.

— C'est que je ressemble à une femme que tu hais bien fort.

— Quant tu ressemblerais à ma belle mère, je veux te voir, répliquai-je. »

Les rideaux s'ouvrirent, « c'était ma belle-mère ! c'était elle qui m'avait soignée, veillée, elle à qui je devais la santé, le retour à la vie ; je ne pus que lui dire : pardon ! pardon ! et je fondis en larmes. Depuis ce tems je fus pour elle la plus soumise des filles comme elle continua à être toujours pour moi la plus tendre des mères... Hélas ! Jeanne de Savoie est morte ; combien peu lui ressemble Catherine de Lorraine ! »

A ces mots, la porte de la chambre de Louise s'ouvrit brusquement, et Catherine de Lorraine parut.

Les deux jeunes filles se levèrent interdites.

« Comment, mademoiselle, votre toilette n'est pas faite, dit-elle en jetant un regard dédaigneux sur le costume de paysanne que Louise n'avait pas encore quitté, ne saviez-vous pas qu'il y a fête au château, ce soir ?

— Je croyais pouvoir me dispenser d'y paraître, madame, répondit Louise toute tremblante que ses dernières paroles n'aient été entendues par sa belle-mère.

— Vous dispenser, répéta la comtesse d'un ton d'ironie dédaigneuse, quoi ! penseriez-vous soustraire à l'admiration générale votre incomparable beauté ? »

Louise devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

La comtesse continua du même ton.

« N'êtes-vous pas l'astre de cette cour ? nous recevons ce soir un roi jeune et beau, peut-on le fêter dignement sans vous ? n'êtes-vous pas, au dire de monsieur



votre père, de monsieur votre oncle et même de M<sup>me</sup> la duchesse Claude, la merveille la plus merveilleuse de Lorraine?

— La duchesse Claude est ici? demanda Louise surprise et charmée.

— Elle accompagne son frère Henri, qui va se faire couronner roi à Varsovie; ils passent tous deux par notre ville, et le duc Charles désire leur présenter ce soir ce qu'il y a de plus remarquable à sa cour.

— Madame... de grâce... dit Louise en joignant les mains.

— Non, non, mademoiselle, votre père vous ordonne de vous habiller sur-le-champ, et je vous réitère cet ordre.

— J'obéirai, madame.

Après avoir salué respectueusement sa belle-mère, la princesse passa dans son cabinet de toilette et Gillette l'y suivit.

## CHAPITRE II.

Le château des ducs de Lorraine était illuminé; tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus riche, de plus élégant à Nancy se pressait sur les escaliers embaumés de fleurs et venait remplir les salles où le bal se préparait splendide et bruyant. On n'attendait plus pour commencer la danse que le signal qui devait être donné par le duc de Lorraine, placé sur une estrade, entouré du comte et de la comtesse de Vaudémont et de leur famille. L'hôte auguste, le duc d'Anjou, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, que Varsovie venait de se choisir pour roi, entra donnant le bras à sa sœur, la duchesse Claude, et le bal commença.

L'entrevue de la duchesse et de son ancienne demoiselle d'honneur fut touchante quoique mitigée par les lois de l'étiquette; quant au jeune Henri, il resta muet d'admiration à la vue de Louise de Lorraine; aucune des beautés piquantes dont Catherine de Médicis aimait à s'en-

tourner, n'avait pu donner au jeune prince une idée d'un ensemble aussi modeste et aussi ravissant. Sans parure, Louise aurait attiré tous les regards; parée, elle les charma: son habit de cour, simple mais élégant, faisait valoir sa taille svelte et gracieuse, et l'on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de son éclatante beauté, ou de cet air de candeur et de pureté qui en doublait la grâce. Toutefois quelque chose de triste et de résigné semblait se mêler aux perles qui ornaient son front; son sourire n'avait point d'enjouement, il était contraint, souffrant même. Elle se tenait presque cachée derrière sa belle-mère, dont chaque mouvement la faisait tressaillir et rougir.

Après l'avoir saluée, Henri, trop ému pour oser lui adresser la parole, alla s'asseoir près de sa sœur, et l'accabla de questions.

« C'est une ange, lui répondit la duchesse Claude, aussi bonne que belle, cette jeune fille souffre du caractère altier de sa belle-mère, sans se plaindre, sans même chercher à se venger de ses mauvais traitemens. En allant en demander justice à son père, elle craindrait de rompre l'harmonie qui règne entre les deux époux. Son seul délassement, pouvez-vous le croire! sire, est de faire toutes les semaines à pied un pèlerinage à la chapelle de Saint-Nicolas, et là, elle emploie en aumônes les vingt-cinq écus que son père lui donne par mois pour ses menus plaisirs; n'est-ce pas édifiant? »

A ce récit, Henri ne put retenir des mots d'admiration. Il affecta une froideur désespérante à l'égard du comte de Vaudémont et surtout de sa femme; tandis qu'au contraire, sans approcher de Louise, sans lui parler, il semblait l'entourer d'égards et de respects.

La jeune princesse en fut plus surprise que charmée, elle craignait que sa belle-mère ne la rendit responsable de la conduite du prince, et qu'elle n'en éprouvât



plus tard une scène désagréable ; mais d'autres pensées occupèrent le lendemain la comtesse ; le duc d'Anjou , qui devait quitter Nanci au soleil levant , déclara , malgré les représentations de ses courtisans , vouloir rester encore une journée à la cour du duc de Lorraine.

L'itinéraire d'un roi est toujours préparé d'avance et irrévocablement fixé ; ainsi que le plus mince de ses sujets , il ne peut l'avancer ou le retarder , sans causer quelques désagrémens aux villes qu'il doit traverser , qui toutes l'attendent , et qui toutes ont fait des frais pour le recevoir. Aussi l'étonnement de tout le monde fut-il extrême , lorsque Henri eut déclaré sa décision.

« Pardonnez-moi le dérangement que je vous cause , dit-il au duc de Lorraine , mais on a tant de peine à quitter cette belle France...

— Même pour aller chercher une couronne ? sire , demanda le duc.

— Une couronne ne fait pas le bonheur , répondit Henri en cherchant des yeux Louise de Lorraine , que ce regard et ces paroles rendirent rouge et muette. »

La chasse , un banquet splendide et un bal brillant remplirent cette seconde journée ; à la faveur de son titre et de son rang Henri put s'approcher plusieurs fois de Louise , et lui témoigner l'admiration qu'elle lui causait ; jeune , galant , les traits nobles et fins , le duc d'Anjou avait acquis à la cour de sa mère ce ton de galanterie exquise , cette grâce pleine de charmes , qu'un jeune homme gagne toujours dans la société des femmes ; mais jamais il n'avait paru aussi aimable qu'en ce jour , jamais ses manières n'avaient été plus séduisantes ; aussi à la fin de la journée , quand , retirée dans sa chambre et , debout , pensive , Louise restait sans songer à dégraser sa robe , ni à détacher le diadème qui couvrait ses cheveux blonds , et que Gilette lui demanda ce qu'elle avait ainsi... la

jeune princesse dit comme se répondant à une pensée intime.

« Il est bien malheureux qu'un prince aussi aimable quitte la France pour aller régner en Pologne.

— Plus malheureux pour lui que pour les autres , répliqua Gilette étourdiment , car non seulement il quitte la France , mais encore une dame qu'il aime passionnément.

— Et que tu nommes ? demanda Louise vivement.

— Marie de Clèves , princesse de Condé.

— Est-elle bien belle ? demanda Louise affectant un air d'indifférence en détaillant son diadème.

— Le roi de Pologne ne vous a-t-il pas dit qu'il n'en avait jamais vu de plus belle que vous ?

— Qu'il ait dit cela , Gilette , répliqua Louise , en ôtant ses boucles d'oreille , cela ne prouverait tout au plus que sa galanterie ; les hommes , ma petite , se croient obligés , je le pense , de dire à la femme qui est le plus près d'eux qu'elle est la plus belle de toutes ; d'aucunes y ajoutent foi , les folles ! elles ne savent donc pas que ce n'est qu'une phrase banale , une simple formule de politesse , une parole insignifiante , comme le bonjour qu'on souhaite en passant.

— On vous dit belle et bonne , ma chère maîtresse , on devrait ajouter et sage ; car quelle est la jeune fille qui , voyant à ses pieds un roi de vingt ans , libre et beau , n'en aurait pas la tête tournée ?

— Flatteuse , qui me vante aux dépens des autres , dit Louise se laissant nonchalamment déshabiller par Gilette ; crois-tu pour cela me donner de l'orgueil ? Mais , à ma place , mignonne , toutes les jeunes filles en feraient autant ; avant de se laisser prendre à des paroles dorées , elles s'examineraient... Et moi , je me dis , ajouta-t-elle avec un soupir : Convient-il à la fille d'un cadet de la maison de Lorraine de se laisser éblouir



par les paroles d'un prince placé trop au-dessus d'elle; non, Gillette, tout ce que m'a dit hier et aujourd'hui le duc d'Anjou prouve sa galanterie, et voilà tout... Mais bonsoir, petite, je suis déshabillée, va te coucher. »

Disant ces mots d'un ton qui ne permettait pas de réplique, Louise de Lorraine congédia sa sœur de lait, se mit au lit et s'endormit sans plus penser, dit l'histoire, au gentil duc d'Anjou qui allait régner en Pologne.

### CHAPITRE III.

Cette même année, Charles IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, mourut âgé de vingt-neuf ans; Henri III, roi de Pologne, était son successeur; il quitta donc Varsovie, et s'en revint en France pour régner.

Comme je ne me suis pas imposé la loi, mesdemoiselles, de vous écrire l'histoire, que je ne suis ni assez habile, ni assez courageuse pour cela, et que d'ailleurs tant d'autres, plus savans que moi, s'en chargent, je vais laisser de côté le récit du commencement du règne de Henri III, et retourner tout bonnement à la cour de Lorraine.

C'était un an après le retour de Henri III en France, dans les premiers jours d'octobre 1775. Louise de Lorraine, retirée à l'entrée de la nuit dans son oratoire, agenouillée sur un prie-dieu, les yeux attachés au reliquaire que lui avait donné sa mère au lit de mort, priait avec ferveur; des soupirs soulevaient son sein, des larmes baignaient son visage. « Inspire-moi, mon Dieu! disait-elle en sanglotant; non, je ne puis vivre ainsi, je suis trop malheureuse, et je crains de murmurer malgré moi contre tes décrets; oh! mon Dieu! adoucis mon sort ou retire-moi de ce monde. Mon Dieu! mon Dieu! »

Gillette la trouva dans cet état.

« Ma chère maîtresse, dit-elle en s'agenouillant à côté du prie-dieu de Louise, qu'avez-vous donc à vous désoler ainsi? »

— Gillette, répondit Louise essuyant ses yeux et raffermissant sa voix, je viens de prendre un parti; le monde n'a plus aucun charme pour moi, j'y suis bien décidée... je vais me retirer dans un cloître.

— Dans un cloître! à vingt ans, jeune et belle! s'écria Gillette levant les yeux au ciel.

— Oui, Gillette, depuis le passage du duc d'Anjou, ma belle-mère ne sait qu'inventer pour me faire souffrir; à force de ruse, elle a éloigné mon père de moi; je ne sais par quels artifices, par quels faux rapports, elle m'a nui dans son esprit, mais mon père, depuis quelques jours, me traite avec une sévérité sans exemple. Mon Dieu! qu'ai-je donc fait à cette femme pour qu'elle me tourmente ainsi?

— Ce que vous lui avez fait, ma chère maîtresse, vous l'avez rendue jalouse de vous.

— Fatal avantage! dit Louise qui s'affligeait de sa beauté comme une autre de sa laideur.

— Dites donc aussi, fatale bonté, fatale douceur, et fatales toutes vos qualités, ma chère maîtresse, car c'est tout ce qui vous fait adorer dans le monde qui vous fait détester de votre belle-mère; elle ne vous pardonnera jamais les brillans succès que vous avez obtenus lors du passage du jeune roi de Pologne, aujourd'hui roi de France. Mais j'y pense, mon adorée maîtresse, que ne vous adressez-vous à lui pour qu'il allège vos chagrins? il vous consolerait, j'en suis sûre, il est si brave, si généreux... A son âge, avoir fait déjà de si brillans exploits! car enfin, mademoiselle, à dix-huit ans, il avait remporté deux batailles, celle de Jarnac et celle de Montcontour; croyez-vous qu'après cela il laisserait dans la peine une de ses parentes?

— Cesse, Gillette, mon courage est épuisé.



— Pardon, ma chère maîtresse, si j'insiste, mais par pitié pour vous, pour votre jeunesse qui se passe dans les larmes, implorez la protection du roi contre notre ennemie.

— Cette ennemie est la femme de mon père, Gillette; je lui dois respect et soumission, et ce ne sera jamais aux dépens de mes devoirs les plus sacrés que j'essaierai d'adoucir ma position... Et puis... quand même, depuis le tems, crois-tu que le roi ne m'ait pas oubliée?

— Lui! princesse, je parierais le contraire; quiconque vous a vue, vous a parlé, a entendu les éloges que chacun répète de vous à l'envi, ne peut vous oublier.

— Tu es comme M<sup>me</sup> de Champy, pauvre Gillette, dit Louise souriant au milieu de ses larmes, il ne tient pas à toi que je sois la plus orgueilleuse princesse de la terre... Tu me suivras au couvent, n'est-ce pas?

— Partout où vous irez, ma chère maîtresse, quoiqu'à vrai dire le couvent ne soit pas le séjour que je préfère... mais n'importe, votre présence, votre amitié me consoleraient... Je vous suivrai partout.

— Eh bien! nous partirons demain, Gillette.

— Demain, princesse, c'est bien prompt... avant d'aller nous enterrer vivres, si nous tentions une chose... Et puis, Henri III ne nous trahirait pas, j'en suis sûre.

— Quoi! Gillette, tu y penses encore?

— Oh! fiez-vous à lui; on dit qu'il va se marier avec Marie de Clèves, cette princesse de Condé... Qui sait, peut-être obtiendriez-vous d'être placée auprès de la nouvelle reine en qualité de demoiselle d'honneur; et comme ça vous quitterez votre belle-mère.

— Il n'y aurait à tes projets qu'un petit inconvénient, Gillette, c'est que Marie de Clèves est morte.

— Alors, auprès d'une autre... il se mariera bien, ce jeune roi... Oh! je vous

en supplie, confiez-vous à lui; voulez-vous que je me charge de vous trouver un écuyer fidèle et discret qui portera votre message à Henri... dites!... il vous accordera sa protection d'abord... et une place plus tard!

— Je te remercie, ma bonne Gillette; mais je ne veux désormais implorer que la protection de Dieu, et je ne désire de place que dans une de ces saintes retraites où on peut le prier sans distraction. Ainsi, chère petite, bonsoir! le couvre-feu a sonné depuis long-tems, tontes les lumières sont éteintes au château; j'ai tant pleuré que j'ai besoin de repos. Bonsoir!

Triste, et résignée aux volontés de sa maîtresse, Gillette allait se retirer, lorsque le son du cor se fit entendre à la poterne du château; un moment après, la herse du pont se baissa, et les deux jeunes filles l'entendirent crier sous les pieds de plusieurs chevaux.

« A cette heure, dit Louise, qui peut donc rendre visite à mon père? »

Et cherchant des yeux Gillette, comme pour lui demander avis, elle s'aperçut que la jeune curieuse était allée s'informer de l'événement qui amenait des étrangers au château.

Louise, passant alors de son oratoire dans sa chambre à coucher, oublia bientôt cet incident, qu'elle pensa ne point l'intéresser, puis, absorbée par cette tristesse qui ne l'abandonnait pas, elle se jeta tout habillée sur son lit pour réfléchir à sa nouvelle vocation.

Le sommeil la surprit ainsi.

#### CHAPITRE IV.

Le lendemain le jour commençait à poindre lorsque la princesse Louise fut réveillée en sursaut par le bruit d'une porte qui s'ouvrait: elle souleva sa paupière encore appesantie par le sommeil, et, avec autant d'étonnement que de terreur, elle aperçut au pied de son lit sa belle-mère, la comtesse de Vaudémont.



Sans remarquer l'altération qui se lisait sur le visage altier de la comtesse, Louise sauta à terre, et, redoutant quelques paroles amères sur sa paresse, elle s'empressa de dire :

« Je ne savais pas qu'il fût si tard ; excusez-moi, madame, de ne pas m'être trouvée à votre lever.

— C'est plutôt à moi à me trouver au vôtre, madame, répondit la comtesse avec un accent si humble, si respectueux, que Louise recula, et regarda à deux fois si c'était bien sa belle-mère qui lui parlait, ou quelque nouvelle ironie ne se cachait pas sous le sens de ces paroles.

— Vous êtes reine de France, madame, dit la comtesse.

— Ah ! s'écria Louise, en l'interrompant, par grâce, madame, ne m'accablez pas, ne vous jouez pas ainsi d'une infortunée qui ne vous a jamais fait de mal.

— Je suis si loin de me jouer de vous, madame, que c'est à vos pieds que je viens implorer le pardon de ma conduite passée. »

Et la comtesse de Vaudémont s'y mit en effet. Louise remarqua alors avec étonnement la pâleur et les larmes qui couvraient le visage de sa belle-mère.

« Vous épousez le roi de France, continua la comtesse sur le même ton : que je sois la première à vous rendre hommage !

— Madame !... dit Louise tout étourdie, essayant de la relever.

— Ah ! laissez-moi à cette place jusqu'à ce que j'aie obtenu mon pardon ; mais vous êtes bonne, généreuse, ajouta la comtesse en joignant les mains devant la jeune fille, qui ne savait si elle rêvait, vous ne ferez pas retomber sur mes enfans les mauvais traitemens que vous a fait subir leur mère ; à cause d'eux, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louise ?

— Ah ! madame, répondit Louise, si émue que ses jambes tremblantes la soutenaient à peine ; madame, c'est une feinte pour éprouver mon orgueil. Qui, moi, la fille d'un cadet de la maison de Lorraine,

épouser le plus grand roi de l'Europe !... mais, madame, c'est impossible !

— C'est la vérité, princesse, dit la comtesse de Vaudémont en quittant son humble position, sans pour cela changer son respectueux langage, Henri III, se rappelant et votre beauté et les éloges que, pendant son séjour ici, on n'a point cessé de faire sur votre compte, vous préférez aux plus grands partis de l'Europe ; le marquis du Guast est arrivé cette nuit pour vous épouser au nom du roi de France : voulez-vous recevoir ce seigneur ?

Et avant que la princesse interdite ait le tems de répondre, la comtesse de Vaudémont s'avança vers la porte, l'ouvrit : alors, suivi de son père et du duc Charles, Louise vit entrer un seigneur qu'elle ne connaissait pas.

« Notre gracieux souverain Henri III, dit le courtisan, s'inclinant devant Louise, m'a envoyé vers le comte de Vaudémont, madame, afin de lui demander la main de sa fille pour le roi de France.

— Et nous la lui avons accordée, sauf votre approbation, ma fille, ajouta le comte.

— Il est donc vrai ! dit Louise, regardant tout ce monde autour d'elle.

— On attend la reine de France pour la féliciter, reprit le duc, en offrant la main à sa nièce. »

Après avoir reçu les complimens des personnes les plus marquantes de la cour de Lorraine, Louise, encore tout étourdie de son élévation soudaine, fut conduite à la chapelle du château. Au moment où la messe finissait, et où chacun s'empressait autour de la jeune reine, elle chercha des yeux sa belle-mère, et la vit se cachant derrière un pilier pour dérober ses larmes.

Fendant la foule qui l'entourait, Louise s'élança vers sa belle-mère, et lui tendant les bras, elle lui dit avec une expression qu'elle empruntait à la beauté de son



« Embrassez-moi, madame : sur le trône on oublie, dit-on, ses amis, moi je ne veux oublier que mes ennemis.

— Vous êtes un ange ! » répondit M<sup>me</sup> de Vaudémont, se précipitant aux genoux de la princesse, et les embrassant étroitement.

Puis se relevant, elle cria :

« Vive la reine de France ! »

Et ce cri fut répété avec explosion.

« Faut-il encore vous suivre au couvent ? prononça une petite voix mignarde derrière Louise, qui, se retournant, aperçut Gillette à ses genoux.

— Non, mais à la cour de France, ma fille.

— Je répète encore *partout* ! ma chère maîtresse ; puis Gillette ajouta en se relevant : Dieu merci, vous êtes récompensée selon vos mérites.

— Tu vois ce que l'on gagne à remplir ses devoirs, Gillette, dit la reine, en acceptant la main que le marquis du Guast lui présentait pour sortir de la chapelle... Oh ! ma pauvre mère avait raison, ajouta-t-elle en pressant religieusement contre son cœur un petit bijou : mon reliquaire m'a porté bonheur !

— Dites vos vertus, reine, répliqua le comte de Vaudémont, qui avait entendu les paroles de sa fille avec le plus vif attendrissement, et venait de reconnaître le reliquaire qu'au premier tems de ses amours il avait donné à la mère de Louise.

Une heure après la jeune reine de France était en route pour aller trouver son royal époux Henri III.

M<sup>me</sup> EUGÉNIE FOA.

LA

## ROSE ROUGE.

Avant d'apprendre à aimer je veux m'apprendre à obéir.

SHAKSPEARE, les Méprises.

« Je vous l'avoue, mon cher Auguste, j'étais impatient, très-impatient d'arriver au Margat ; et maintenant que j'en suis si près, je voudrais m'arrêter, j'ai peur... si mes illusions allaient y mourir pour ne plus renaître !

— Très-bien ! je vous y prends, Gustave, vous aussi, vous bâtissez des rêves ! à merveille en vérité, voilà un aveu qui vous donne le plus éclatant démenti, car depuis soixante heures que nous voyageons ensemble tête à tête, et très-agréablement bercés par le mouvement de notre chaise de poste, ce qui dispose aux confidences, vous m'avez toujours assuré n'avoir sur vos projets de mariage que des idées saines et raisonnables.

— Entendons-nous, je vous prie, mon cher Auguste, reprit Gustave de Chamérier en versant à son ami une tasse de thé qu'il venait de préparer lui-même : je partage l'existence en deux parts bien distinctes ; dans la première se rangent tout naturellement les intérêts de fortune, de position, les devoirs sociaux et politiques ; dans l'autre, se placent les besoins du cœur, de l'imagination, de l'esprit même, et je veux bien reconnaître que ces besoins, chez les hommes sensés, ne commencent à naître que lorsque les autres sont pleinement satisfaits. Eh bien ! mon ami, voilà précisément ce qui m'arrive. Après avoir calculé que M<sup>lle</sup> de Tarve m'apporte une riche dot, d'honorables relations, une naissance égale à la mienne, et m'être répété cent fois : c'est bien, très-bien, et ce mariage qui en-



chante ma famille me convient aussi beaucoup ; lorsque je suis las d'avoir ainsi arrangé mon avenir matériel, la partie positive de notre existence commune, j'en viens à songer, non pas à la figure de Thérèse, non en vérité, pourvu qu'elle soit élégante et gracieuse, je ne demande rien de plus ; mais à ses goûts, à son caractère, aux habitudes qui l'éloigneront ou la rapprocheront de moi : par exemple, je sais qu'elle est élevée religieusement, et j'en suis bien aise, car la piété est nécessaire, indispensable pour poétiser la vie des femmes ; mais si Thérèse est seulement pieuse, si elle n'est pas douée d'un caractère fortement trempé, je sens que je n'aurai pas une sécurité complète ; car voyez-vous, Auguste, c'est la probité, la droiture, c'est le respect pour la parole donnée et reçue, c'est surtout cette fermeté, cette haute opinion de soi-même... voilà ce que je voudrais qu'on inspirât aux femmes. Ah ! sous ce rapport leur éducation est bien mal comprise !...

En écoutant ce long discours, un sourire errait sur les lèvres d'Auguste de Rougemont :

« Mon cher Gustave, lui dit-il, vous avez lu les romans nouveaux ?

— Oui, sans doute !

— Et vous admirez beaucoup ces héroïnes au courage intrépide, au caractère fortement trempé..... et pourtant, bien loin de s'en faire une égide pour résister aux passions qui fermentent dans leurs têtes, elles s'en servent pour s'élever au-dessus des préjugés de la société, au-dessus des lois sacrées de la morale ; aussi voit-on sur leurs joues, lorsqu'elles sont malheureuses à jamais, la pâleur du désespoir, au lieu de la rougeur du repentir.... Avec un caractère plus timide, des habitudes plus douces, et surtout avec cette foi profonde que vous croyez bonne seulement à poétiser la vie, ces femmes eussent été d'honorables épouses, d'excellentes mères de famille, elles n'eussent pas lutté pour

briser ces devoirs qui les enchaînent ; mais elles s'en seraient entourées avec amour, elles en auraient fait un rempart pour leur faiblesse, et toujours tremblantes, mais pures, elles seraient arrivées au port chéries et respectées.

— Peut-être avez-vous raison, répondit Gustave, et cependant je voudrais trouver la réalisation de mon rêve à moi, dans la jeune fille qui m'est destinée. »

Cette conversation se tenait dans une petite salle à manger de l'auberge du *Cheval Blanc*, l'une des meilleures du joli bourg de Châteauneuf-sur-Sarthe, situé dans la partie la plus riche et la plus pittoresque de l'Anjou. Veuve, infirme, et possédant une grande fortune en capitaux, la comtesse de Chamérieux avait désiré que son fils trouvât les avantages attachés à la possession du sol, et l'alliance du marquis de Tarve devait lui donner une consistance que peu de familles nobles du pays possédaient à ce point. Ce n'était pas en étranger que Gustave de Chamérieux arrivait au Margat, un lien existait déjà entre les habitants de ce beau château et le jeune Gustave. M. de Tarve était son parrain : aussi avait-il voulu que, contre l'usage, son futur gendre passât chez lui le mois qui devait encore s'écouler jusqu'à la célébration du mariage.

Auguste de Rougemont, le compagnon de voyage et l'ami de Gustave, avait aussi des projets d'alliance, mais à Paris, et il venait faire préparer le château des Rues, l'un des plus beaux de l'Anjou, pour la jeune femme qui devait l'habiter plus tard. Dans de pareilles dispositions mutuelles, il était bien difficile qu'il n'existât pas entre ces deux jeunes gens une bien vive sympathie ; aussi, lorsqu'ils se séparèrent, leurs adieux furent pleins de cordialité et d'affection.

La matinée était encore bien peu avancée lorsque Gustave de Chamérieux se remit seul en route ; pour ne pas s'égarer dans les chemins de traverse qui lui étaient inconnus, il avait pris le parti de



côtoyer la rivière. Ces riantes prairies, émaillées de fleurs qui se déployaient tour à tour comme un large ruban aux couleurs changeantes, imprimaient à son esprit la même teinte vagabonde et capricieuse. Lorsque l'alouette, au vol timide, se glissait au milieu des touffes de gazon, lorsque le joli rouge-gorge venait se poser sur une branche d'égline, qu'il agitait en secouant ses ailes, pour s'y bercer ensuite avec mollesse, l'imagination de Gustave se perdait dans des illusions poétiques et enthousiastes ; lui aussi se faisait une vie toute parfumée de paresse et d'indolence ; mais lorsqu'une de ces larges embarcations au mât élevé, aux voiles élégantes, glissait sous ses yeux, étalant son riche chargement, et que le rire joyeux des marins parvenait jusqu'à son oreille, il la suivait long-tems du regard, et la vie active, ambitieuse, lui apparaissait avec son luxe et ses émotions d'anxiété et d'espérance.

Tout-à-coup le sentier que Gustave avait choisi jusque-là tourna brusquement sur la gauche, et une longue percée ornée d'arbres de haute futaie s'étendit devant lui. La grille du parc était entr'ouverte, et lorsqu'il franchissait les dernières limites qui le séparaient de la propriété du marquis, les sons grêles d'une cloche de village se firent entendre. Gustave se rappela que ce jour était un dimanche, et certain que son domestique et le cheval qui portait les bagages n'arriveraient pas avant quelques heures, il suspendit sa marche pour se demander si lui-même ne devait pas remettre son introduction à un autre instant ; il allait se diriger vers le village, lorsqu'en levant les yeux il se vit face à face avec l'héroïne de ses rêves. Toute vêtue de blanc, sa figure douce et virginale encadrée dans une capote de même couleur, Thérèse, avec son air timide et indécis, ne ressemblait pas mal à ces charmantes perce-neiges, dont la tige si frêle semble s'élever en tremblant, et comme douteuse

s'il y a sécurité pour sa débile existence. Elle jeta un regard rapide sur la femme âgée qui l'accompagnait ; puis rassurée, elle fit à Gustave un salut modeste, mais aimable, car elle était chez elle, et ne manquait pas de bienveillance hospitalière.

M<sup>lle</sup> de Tarve va sans doute à la messe, se dit Gustave, pourquoi ne l'imiterai-je pas ? son père, j'en suis sûr, va me demander si j'ai rempli ce devoir par lequel tout le monde ici commence la journée du dimanche, et pour ne pas lui avouer mon indifférence religieuse, qui peut-être l'affligerait, il faudra que je débute près de lui par le mensonge, le mensonge que je déteste !...

Et Gustave se mit à suivre M<sup>lle</sup> de Tarve, mais à une assez grande distance. L'église était pleine, les bas-côtés et l'espace réservé entre les bancs se trouvaient remplis par des hommes et des femmes du village pieusement agenouillés sur la pierre. Les métayers des environs, accompagnés de leurs familles et de leurs domestiques, occupaient l'intérieur de ces bancs de chêne d'une forme assez peu commode, mais qui pourtant étaient des places d'honneur ; le dernier, le plus près du chœur appartenait à la famille de Tarve, et ses coussins garnis de velours rouge prouvaient que là, les traditions aristocratiques avaient conservé toute leur force. Poussé par la foule, Gustave se trouva près de la gouvernante qui lui indiqua du doigt une place à côté d'elle et opposée à celle de Thérèse. D'abord assez embarrassé d'une situation que l'élégant jeune homme trouvait peut-être ridicule, il se mit pour se consoler à en chercher le côté poétique ; en vérité il n'était pas difficile à trouver, car Thérèse, penchée sur son livre d'église, avait une taille si fine, un cou si gracieux, que Gustave passa bien vingt minutes à la contempler, puis il se piqua de sa réserve, et promena ses regards autour de lui avec une distraction fort peu édifiante pour les



assistans. Dans ce moment M<sup>lle</sup> de Tarve quitta son prie-dieu ; en s'asseyant elle jeta sur l'étranger un coup-d'œil rapide, et sans doute s'étonna de ce désœuvrement dans un lieu où son ame à elle, si pure et si candide, semblait se fondre en prières ; elle en parut tout attristée , puis une légère rougeur comme celle qui précède ou qui suit une résolution subite vint colorer ses joues, elle se releva, ouvrit une sorte d'armoire pratiquée dans l'épaisseur du banc et placée vis-à-vis d'elle , puis elle en tira un livre d'heures, regarda l'endroit où le prêtre en était resté, et l'indiquant du doigt à sa compagne, elle lui fit signe de le passer à son voisin. Gustave, dont l'attention avait été ramenée sur Thérèse, comprit tout ce qu'il y avait dans son action de candeur et de bonté, et lut d'abord pour ne pas contrarier l'aimable jeune fille qui venait ainsi de s'occuper de lui ; puis tous les souvenirs de son enfance s'éveillèrent, il se retrouva à ces jours de foi naïve, où son ame était toute à Dieu et à sa mère ; son cœur redevint jeune, et ce ne fut plus seulement du bout des lèvres que ses prières s'unirent à celles du vieux prêtre qui officiait. Oh ! je n'en doute pas, disait-il, en reprenant avant M<sup>lle</sup> de Tarve le chemin du Margat, cette première entrevue est d'un heureux augure. Et quand, quelques instans après, le marquis de Tarve présenta Thérèse à son futur époux, elle raconta avec simplicité qu'il y avait déjà entre eux une sorte de connaissance.

L'intimité s'établit bien vite entre des gens qui, à quelques nuances de caractère près, étaient pourtant bien faits pour s'entendre. Toujours aimable et bonne, Thérèse associait avec plaisir Gustave à ses occupations champêtres ; elle lui montrait ses fleurs favorites, ses oiseaux de choix, les sites qu'elle préférait, et Gustave découvrait en elle mille qualités charmantes qui la lui faisaient aimer chaque jour davantage. Cependant, malgré l'admiration

respectueuse que son caractère candide lui inspirait, son idée dominante, son utopie de perfection imaginaire, le tourmentait bien souvent. Lorsque M<sup>lle</sup> de Tarve lui racontait son enfance, il pouvait aisément remarquer combien elle était timide et craintive, avec quelle joie elle s'en remettait à son père ou à sa gouvernante quand il s'agissait de prendre la plus petite décision. Ah ! lui disait-elle un jour les larmes aux yeux, si vous saviez comme j'ai regretté ma mère ! une jeune fille a tant besoin de conseils et d'appui !

— Mais votre père, Thérèse, lui répondit Gustave, vous chérit si tendrement, qu'on dirait qu'il s'est chargé de vous aimer et pour elle et pour lui.

— Ah ! cela est bien vrai, dit-elle en soupirant ! et pourtant il m'eût été si précieux d'être guidée par ma mère.....

— Je vois, dit Gustave en riant à demi, que si vous l'aviez conservée, vous ne vous seriez peut-être jamais décidée à marcher dans sa lisière ; car vous êtes bien la plus craintive jeune fille que j'aie jamais connue. »

Un autre jour Gustave se mit à plaisanter Thérèse sur la monotonie de sa parure ; une robe simple et blanche était constamment et dès le matin de cette couleur qu'elle semblait affectionner ; sa chaussure même, et jusqu'au ruban qui réunissait ses cheveux blonds et soyeux, tout était blanc dans sa toilette.

« Décidément, lui dit-il, je conclus que des couleurs plus vives offenserait votre vue délicate ; et cette petite manie vous donne un air d'étrangeté, qui, à des yeux moins prévenus que les miens, pourrait bien passer pour une coquetterie. »

Thérèse leva sur lui des yeux presque humides, dans lesquels se peignaient l'étonnement le plus profond et une sorte de douleur ; elle allait se retirer sans répondre, lorsqu'elle réfléchit que peut-être cette ignorance qui lui semblait une affectation si condamnable, puisqu'elle servait à ridiculiser une chose sacrée, était



pourtant sérieuse et qu'il valait mieux éclairer Gustave que de le juger coupable.

« Mon Dieu ! monsieur, lui dit-elle en se rapprochant, vous ne savez donc pas que je suis vouée à la Vierge, et que ce costume blanc que je porte est une obligation pour moi ? »

— Vraiment, répondit-il ; je me rappelle très-bien avoir vu aux Tuileries et ailleurs de tout petits enfans que leurs bonnes promenaient revêtus de ce costume ; mais je n'aurais jamais imaginé qu'on pût en affubler une grande demoiselle comme vous, Thérèse, et qu'on le lui laissât porter jusqu'à la veille de son mariage.

— Monsieur, répondit-elle avec dignité, ma mère, mourante et malheureuse de ma faible santé, redoutant peut-être encore pour moi d'autres dangers, a promis à Dieu que je serais vouée à la Vierge Marie jusqu'au jour qui finirait mes seize ans, et cet engagement ne m'a jamais paru difficile à tenir ; chaque fois que j'y ai songé, il a excité en moi au contraire une reconnaissance bien vive pour cette bonne mère, qui, ne pouvant plus veiller sur moi, a voulu du moins me placer sous la protection immédiate de la reine du ciel.

M<sup>lle</sup> de Tarve était toute rouge en parlant ainsi, et Gustave craignit de l'avoir offensée.

« Ma chère Thérèse, lui dit-il, pardonnez-moi si je me suis laissé aller à une gaieté qui vous déplaît ; vous êtes si bonne que vous ne pourrez m'en vouloir long-tems. »

Gustave pensait que M<sup>lle</sup> de Tarve était un ange de douceur, et pourtant il n'était pas complètement heureux.

Le matin du jour suivant, les habitans du Margat étaient tous réunis pour le déjeuner, lorsqu'un domestique entra, et remit à M<sup>lle</sup> de Tarve une lettre très-grossièrement pliée et mal écrite. Thérèse allait la passer à son père, qui lui

fit signe de l'ouvrir. Elle lut haut d'une voix tout émue :

« Mademoiselle et très-honorée

» maîtresse,

» Cette lettre est pour vous prier d'avoir pitié de la pauvre Jeanne. Ah ! mademoiselle, ne me repoussez pas, car je suis la plus malheureuse des filles, et je vous conjure à deux genoux de venir au moulin dans la journée, afin que je puisse vous dire ce qui fait mon désespoir. Je vous supplie aussi, mademoiselle, de taire cette demande à M. le marquis, car il est bien mal disposé pour moi.

» Votre bien respectueuse servante et sœur de lait, JEANNE CHOLEAU. »

« C'est bien ! Thérèse, dit M. de Tarve, il est inutile que vous alliez au moulin : je me charge de cette affaire.

— Ah ! tant mieux ! tant mieux, mon bon père ! s'écria Thérèse en essuyant une larme qui brillait sur sa joue ; à présent je suis bien sûre que le chagrin de Jeanne ne durera pas long-tems. »

Puis, comme c'était l'heure où M<sup>lle</sup> de Tarve rejoignait sa gouvernante, elle inclina le front devant son père, et tendit à Gustave une main qu'il ne prit pas, tant il était absorbé dans ses réflexions.

« A quoi donc pensez-vous, Gustave ? dit le marquis quand ils furent seuls.

— A Jeanne Choleau, répondit-il ; sa confiance a été bien placée... M<sup>lle</sup> de Tarve est fort discrète !

— Et vous la blâmez !

— J'avoue que je suis loin de l'approuver.

— Enfant que vous êtes ! et si Thérèse était moins soumise, si elle avait moins de foi dans l'infailibilité de mon jugement, moins de défiance d'elle-même, qu'en serait-il arrivé ? Seule et secrètement, elle serait allée au moulin ; et cette Rose, qui sans doute a fait quelques étourderies qui l'ont compromise, lui eût fait perdre par ses confidences toute cette



primitive candeur, qu'un rien souille et détruit à jamais ; puis ce premier secret fait à son père lui eût donné l'habitude du mystère et du mensonge , et ma fille ne vous eût plus porté en dot cette innocence absolue que sans doute vous désirez trouver en elle. Jeanne n'eut rien gagné à tout cela ; car si ma visite vous fait trembler, seul je puis réparer le mal... » En finissant , et sans attendre de réponse , le marquis prit sa canne et son chapeau , et se dirigea vers le moulin.

Gustave ouvrit un livre , il était contrarié , il ne put lire. Une heure après , il se décida à aller se réfugier au bout d'une charmille , où Thérèse l'avait souvent conduit ; mais mécontent d'elle , lorsqu'il entendit sa voix qui l'appelait , il se cacha pour ne pas la voir : elle finit par le découvrir , et vint à lui avec une gaîté charmante.

« Je suis bien heureuse , dit-elle ; mon père est déjà parti pour le moulin , et je parie que Jeanne ne pleure plus : mon père est si bon !... »

— Si Jeanne est consolée , mademoiselle , elle vous pardonnera sans doute l'indiscrétion que vous avez commise , car sa lettre était destinée pour vous seule...

— Serait-il possible que vous pussiez croire que j'aie parlé de Jeanne ? mon Dieu ! J'en suis incapable , et une fois sortie de la salle à manger , je n'ai pas prononcé un mot sur cette lettre.

Mais vous l'avez lue à votre père ?... »

Elle sourit avec un air de confiance enchanteresse.

« Ah ! que vous m'avez fait peur ! dit-elle ; je craignais d'avoir parlé sans le vouloir ; à présent je vois que vous voulez plaisanter , car vous savez bien qu'un père doit tout savoir , tout absolument... »

— Mais quand cela serait , ne m'avez-vous pas mis aussi dans la confidence ?

— Vous ! dit-elle en rougissant , vous... mais je supposais... je croyais... enfin , un mari c'est un second nous-même.

Gustave n'avait plus de colère ; mais

ses craintes mobiles prirent tout-à-coup un autre motif...

Elle m'aime , pensa-t-il , elle m'aime , et je voudrais bien savoir jusqu'à quel point ses principes religieux la garantiraient de mon influence , si je voulais m'en servir pour l'égarer.

« Thérèse , lui dit-il , j'ai une prière à vous adresser.

— Parlez , répondit-elle.

— Me promettez-vous de vous parer à l'instant du premier don que je vous ferai ?

— Je vous le promets.

— Il faut que vous m'en donniez votre parole d'honneur. »

Elle hésita.

« Mais , dit-elle , pourquoi donc tant de solennité ?

— Je vous en prie.

— Eh bien , je vous donne ma parole. »

Le soir de ce même jour , Thérèse vit compléter sa joie , car elle apprit que Jeanne se mariait avec un fermier du marquis , et que les deux noces se célébraient en même tems.

C'était la veille du jour fixé pour la cérémonie du mariage ; le tems était magnifique , et Gustave engagea Thérèse à faire une promenade avant le déjeuner. En passant sous un bosquet tout tapissé de roses rouges , Gustave en détacha une sans que Thérèse l'aperçût , puis il lui dit de s'asseoir et de fermer les yeux. Elle obéit avec une docilité enfantine , et il mêla la fleur aux beaux cheveux de la jeune fille ; puis l'entraînant vers une grande pièce d'eau :

« Maintenant , lui dit-il , regardez combien vous êtes jolie , et convenez que cette fleur rouge tranche bien au milieu de votre blanche parure. Voilà le don que vous avez promis de porter. »

Thérèse se vit : elle sourit d'abord , car elle était en effet bien jolie , puis un souvenir lui revint aussitôt , elle devint pâle comme le marbre sur lequel elle s'app



puyait, et arrachant la fleur, elle la jeta brusquement à ses pieds.

« Thérèse ! vous m'avez donné votre parole... vous ne m'aimez pas !

— Je n'ai seize ans que demain, dit-elle d'une voix tremblante ; il est mal, très-mal à vous, Gustave, d'avoir employé la ruse pour me faire manquer à des engagements qui sont sacrés pour moi... vous m'avez fait commettre une faute involontaire, dont je garderai le repentir. »

Thérèse cacha ses yeux, car elle n'eût pas voulu lui montrer qu'elle pleurait.

« Et votre parole, Thérèse ?

— Cette parole ne signifie rien, monsieur, reprit-elle en relevant la tête ; une parole surprise ne peut dégager d'un devoir. Vous auriez déjà le droit d'exiger mon obéissance, que j'aurais, moi, la force de vous refuser, au risque de vous éloigner pour jamais. Oui, Gustave, ajouta-t-elle avec une émotion qui ne ressemblait plus à celle de l'enfance ; je renoncerais à vous plutôt que de me rendre coupable aux yeux de ma conscience, dût-elle m'accuser seule...

— Vous êtes une angélique jeune fille, dit Gustave en ployant presque le genou devant elle ; oui, vous m'avez convaincu, Thérèse... La force puisée dans les convictions religieuses est la meilleure, la plus sûre de toutes !

— Et vous avez eu tort d'en douter un seul instant, dit le marquis en posant sa main sur l'épaule de Gustave ; puisse l'enfant dont je vous confie le bonheur dans cette vie vous faire pour toujours partager ses croyances, et mon vœu le plus cher sera rempli. Toi, ma fille, continua-t-il en s'adressant à Thérèse, je te bénis du fond de l'âme, car je sais que tu seras fidèle et irréprochable aux yeux du protecteur que je te donne, comme tu l'as été jusqu'ici à la protectrice immortelle que ta mère t'avait choisie. Jeanne, ajouta-t-il encore, en se tournant vers une jeune villageoise qui se tenait der-

rière toute tremblante : présentez vous-même votre fiancé à la future comtesse de Chamérieux, c'est d'elle et de son époux que vous dépendrez désormais.

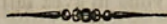
— Ma bonne Jeanne, dit Thérèse en l'embrassant, souhaite que je revienne souvent dans cette terre, où j'ai été si heureuse !

— Oui, nous y reviendrons souvent, s'écria Gustave, nous y reviendrons avec ma mère, afin qu'il s'y trouve un cœur de plus pour chérir ma bien-aimée Thérèse... »

Quelques jours après cette petite scène, Gustave de Chamérieux écrivait ainsi à Auguste de Rougemont.

« Je suis marié, mon cher Auguste, et »  
« jamais bonheur n'a été plus complet »  
« que le mien ; je suis loin de penser à »  
« présent que la religion n'est bonne qu'à »  
« poétiser la vie des femmes ; je sais »  
« qu'elle leur donne du courage, du dé- »  
« vouement, de la patience ; et j'ai en- »  
« tendu prononcer à Thérèse des sermens »  
« que rien ne lui fera violer, car c'est »  
« Dieu qui les a reçus... Je n'ai plus qu'un »  
« souhait à former, c'est de te voir aussi »  
« heureux que je le suis.

M<sup>me</sup> JULIETTE BÉCARD.





## Le Temps Pascal.

O cloche ! dont le son frappe les airs lointains ,  
Tu rappelles mon ame à ses premiers destins...

N. LEMEACIER.

Chrétien , la cloche t'appelle ,  
Viens donc , viens donc ,  
Viens prier à la chapelle ,  
Viens chercher le saint pardon.

C'est pour l'église romaine  
L'instant du deuil et des pleurs ,  
Que cet instant qui ramène  
Aux champs leurs mille couleurs ;  
Là , tous les cœurs se découvrent ;  
Là , toutes les fleurs s'entr'ouvrent ,  
Le saint tems rend à la fois  
Aux autels leurs vives flammes ,  
Et la prière à nos ames ,  
Et les feuilles à nos bois.

Chrétien , la cloche t'appelle ,  
Viens donc , viens donc ,  
Viens prier à la chapelle ,  
Viens chercher le saint pardon.

Aux jours où , plus pur peut-être ,  
Le zèle est aussi plus prompt ,  
J'aimais , sous la main d'un prêtre ,  
A courber mon jeune front ;  
C'est qu'on s'estime à cet âge  
Moins , en valant davantage.  
Aujourd'hui j'ai pour ma foi  
Peur d'une oreille inconnue ,  
Plus peur d'être seule émue  
Des mots descendus sur moi !

Chrétien , la cloche t'appelle ,  
Viens donc , viens donc ,  
Viens prier à la chapelle ,  
Viens chercher le saint pardon.



Doux sont des jours de prière,  
De calme et de liberté;  
Mais dans la profonde ornière  
Quand le char est arrêté,  
Quand du sable et de la boue  
Il faut dégager sa roue,  
Peut-il, Seigneur, vers les cieux,  
Dans une tâche si dure,  
Rester à ta créature  
Le tems de lever les yeux !

Chrétien, la cloche t'appelle,  
Viens donc, viens donc,  
Viens prier à la chapelle,  
Viens chercher le saint pardon.

La bouche qui dès l'aurore  
Remplit un pieux devoir,  
Muette se ferme encore  
Jusqu'à l'horizon du soir;  
Car, avec le jour qui passe,  
Chaque labeur a pris place.  
Puisse du moins dans leur cours  
Tant de peines enchaînées  
Rendre à nos vieilles années  
Cette paix des premiers jours !

Chrétien, la cloche t'appelle,  
Viens donc, viens donc,  
Viens prier à la chapelle,  
Viens chercher le saint pardon.

M<sup>me</sup> AMABLE TASTU.



Ayuntamiento de Madrid



**Revue des Théâtres.**

**THÉÂTRE FRANÇAIS.**

*Lord Novart*, comédie en cinq actes et en prose,  
par M. Empis.

Dans un des chefs-d'œuvre de Molière, *Tartuffe*, dès qu'il aperçoit *Dorine*, dit à son valet :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,  
Et priez que toujours le ciel vous illumine.  
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,  
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

Dans la pièce de M. Empis, lord Novart apercevant le neveu du premier ministre lord Durham, dit à ses riches laquais (sans doute en de meilleurs termes) :

« Je veux que dans la Cité mes chevaux marchent au pas; je ne suis pas de ces grands seigneurs qui méprisent le peuple, je l'aime, moi! et je m'honore d'être son égal... dites à mon cocher que je le chasse! »

Vous voyez, mesdemoiselles, par ce rapprochement, que lord Novart est aussi un tartuffe, mais un tartuffe politique, espèce qui de nos jours a remplacé le tartuffe de religion.

Lord Novart, tory au fond du cœur, s'est fait wigh en apparence dans l'espoir d'obtenir un portefeuille. L'ambitieux n'a point d'enfant, mais une nièce, miss Cécile, dont le sort l'intéresse peu et qu'il a reléguée avec sa mère à la campagne; il fait venir cette nièce, lui donne 50,000 livres sterling de dot, et un homme d'affaires arrange un mariage avec sir Charles Mevil, avocat distingué, membre de la Chambre des communes, neveu de lord Durham, mais sans fortune, et voulant épouser une femme riche pour être indépendant, de même que lord Novart veut

un neveu parent d'un premier ministre pour devenir ministre lui-même; c'est la pauvre Cécile qui sera le prix d'un portefeuille. Elle arrive avec sa mère dans l'hôtel de lord Novart; la jeune fille est reconnaissante, mais elle est fière et sensible, elle n'épousera que l'homme qui l'aimera pour elle-même. L'ambitieux commence à craindre pour son portefeuille. « C'est sir Charles Mevil. — Quoi! ce jeune avocat dont ma mère et moi nous lisons les discours avec tant d'intérêt? — Il a l'air un peu froid, mais ses traits sont beaux, son front est élevé. — Et sans doute il est pâle? oh! mon oncle, je vais faire ma toilette. »

Quinze jours se sont écoulés, on va signer le contrat. Arrive d'Allemagne la duchesse de Lennox, amie de Cécile. « Que vous venez à propos! demain il était trop tard, aujourd'hui je me marie avec sir Charles Mevil. » Lady Lennox paraît émue, elle laisse échapper les mots d'engagemens antérieurs de Charles avec une autre femme. « Les hommes, ma chère, ne nous épousent que pour notre fortune, » et elle appuie sur ce mot *fortune*, « ils nous trompent. » Cécile eût été rassurée si elle avait confié ses angoisses à sa mère, car Charles lui avait avoué un premier amour pour lady Lennox; celle-ci, furieuse, charge de méchantes femmes de calomnier celui qui ne l'aime plus et qu'elle n'a point épousé, parce qu'elle était duchesse et lui simple avocat. Au milieu du bal qui précède la signature du contrat, Cécile apprend que sir Charles est un lâche, un misérable... elle se rappelle les propos de son amie lady Lennox, et vient lui demander des explications; alors la duchesse montre une lettre que Charles lui avait autrefois adressée... « Milord! milord! s'écrie Cécile au désespoir, je ne me marierai jamais!... » Ce qui tire lord Novart d'un grand embarras, car le ministère va changer, ce sont les torys qui l'emportent, et lady Lennox a déjà proposé le neveu du nouveau premier ministre, jeune



homme noble et qui ne demande que 20,000 livres sterling. Voilà donc toujours Cécile le prix d'un portefeuille ! L'embarras pour l'ambitieux, c'est de forcer sir Charles à renoncer à la main de Cécile. Il ne peut y réussir, et voyant que ses ruses sont découvertes, lord Novart s'éloigne du jeune avocat en jetant sur la table une gazette dans laquelle le malheureux sir Charles lit les infâmes calomnies répandues contre lui la veille... une sueur froide abat son front, puis bientôt il le relève. « Ah ! les hommes veulent m'avilir ! eh bien, je vais m'élever en devenant utile à mon pays. J'ai des ennemis ! eh bien, je veux que mes amis accompagnent mon corps à Westminster. Je serai pauvre, mais indépendant, et Cécile sera ma femme. » Lady Lennox arrive en ce moment ; elle a obtenu du duc, son père, le consentement d'épouser l'avocat Mevil qu'elle a basement calomnié ; elle vient lui offrir sa fortune et sa main... et n'emporte que son mépris.

Que fait Cécile ? elle pleure, elle s'accuse de n'avoir pas eu confiance en sa mère, qui s'en plaint et explique à sa fille la conduite de sa perfide amie. En ce moment arrive lord Novart tout rayonnant de joie, il a l'espoir d'un portefeuille et un autre espoir... le neveu du ministère se bat avec sir Charles qui va périr... la porte s'ouvre, sir Charles paraît... il a donné la vie à son rival ; et celui-ci vient annoncer à lord Novart que lady Lennox est exilée, et que lord Durham reste au ministère.

Sir Charles venait réclamer la promesse de Cécile qui, n'ayant plus de dot, s'écrie : « Ma mère ! je voulais n'être épousée que pour moi-même... Sir Charles, voilà ma main, je vous la donne avec bonheur ! Puis elle s'approche de lord Novart. « Mon oncle ! mon cher oncle !... » Il détourne froidement la tête. — Vous avez fait votre devoir, ma fille, » dit la mère de Cécile. Cécile salue son oncle... tout le monde s'éloigne... l'ambitieux reste seul...

Des caractères bien tracés, des scènes neuves, des mœurs vraies, assurent à cette pièce un succès mérité. M<sup>lle</sup> Anaïs est charmante dans miss Cécile et tous les rôles sont joués avec esprit et talent.

F. D. P.

## Beaux-Arts.

### SALON DE 1836.

#### (1<sup>er</sup> ARTICLE.)

Le jour où s'ouvre, pour le public, l'exposition des tableaux des artistes vivans, est un jour solennel. Que de tumulte ! que d'émotions ! Combien de mères parcourent, l'œil inquiet, les vastes salles de cette immense galerie du Louvre, pour chercher l'œuvre d'un fils ou d'une fille ! Ce paysage, espoir de toute une famille, n'aura-t-il pas le désavantage d'un faux jour ? Ce portrait, sur le succès duquel repose l'avenir d'un jeune talent, ce portrait fait pour être placé à hauteur d'appui ne planera-t-il pas dans les airs comme les peintures de la coupole de Sainte-Geneviève ? Enfin, cette grande composition, approuvée à l'atelier, soutiendra-t-elle l'épreuve du salon ? Et que l'on ne croie pas que ces inquiétudes naissent seulement d'amours-propres devenus peureux au moment décisif ; pour un étourdi qui s'est écrié follement : *anch' io son pittore !* combien de jeunes gens se consacrent aux arts dans le but louable de relever une fortune écroulée au moment où ils allaient en connaître les douceurs ! combien de jeunes filles soutiennent, à l'aide d'un travail opiniâtre, une mère âgée, un père infirme, de jeunes frères dont l'éducation reste à faire ! combien encore de mères de famille dévouent à leurs maris, à leurs enfans, des



talens acquis au sein de l'opulence et qui ne devaient être que de gracieux passe-tems !

Aussi l'expression de cette foule se pressant contre la porte qui lui cache encore sa destinée, est-elle tout-à-fait dramatique, car ce flot qui s'élance dans le grand escalier contient peu d'amateurs : à part quelques intrépides, on ne voit guère au salon, le premier jour, que les artistes qui viennent connaître leur sort, et les écrivains qui tiennent, en quelque façon, ce sort entre leurs mains.

Je ne vous parlerai pas des tableaux de la première salle ; la cohue m'entraînait, il m'a été impossible de me dégager pour jeter un coup d'œil sur ces peintures ; nous y reviendrons. En se plaçant au milieu du grand salon, l'œil ne parcourt que des champs de bataille : en face de la porte d'entrée, Iena, Friedland, Wagram, ces trois tableaux sont de M. Horace Vernet. Le même artiste a encore une grande composition : la victoire de Fontenoy ; mais n'en déplaise au peintre de notre gloire nationale, aux tems où l'on n'en voulait plus, je préfère à ces quatre morceaux capitaux une Chasse au sanglier dans le désert de Sahara, où l'artiste a placé le brave Youssouf qui a combattu dans les rangs de nos soldats ; là, il y a de l'*animation*, du tumulte, un effet dramatique, quoique ce soient, non le destin de la patrie, mais la vie d'un cheval et celle d'un sanglier forcé dans son bouge, que l'artiste a mis en scène. Toujours au milieu du grand salon, où la foule vous tient cloué, on tourne un peu sans quitter la gauche et l'on découvre un tableau de feu Gros : le général Bonaparte prononçant ces admirables paroles : « Soldats ! songez que du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent ! » Cette belle allocution a été faite à l'armée entière et point à une poignée d'hommes placés en face d'un groupe d'Égyptiens. Le livret indique que l'œuvre posthume de Gros a subi des augmentations exécu-

tées par M. de Bay sur la composition du maître.

A main droite la scène change ; les soldats de la république et les *grogards* de l'empire sont remplacés par des messieurs bien propres, bien poudrés : ce sont Louis XV et ses généraux recevant les prisonniers faits à la bataille de Lawfeldt. Les personnages de ce tableau, de M. Auguste Couder, m'ont semblé petits pour la grandeur du cadre et le coloris par trop propre et brillant.

En tournant sur soi-même, on se trouve vis-à-vis de la grande page sur laquelle M. Larivière a représenté le dénouement de la révolution de juillet. Le 30, Sa Majesté, alors lieutenant-général, se rend à l'Hôtel-de-Ville suivi des membres de la Chambre des députés présents à Paris. Certes M. Larivière est un artiste de beaucoup de talent, mais les mémorables journées de juillet ne sont pas heureuses en peinture. Le roi est calme, je conviens qu'il ne peut pas être autrement ; les députés sont dignes, cela doit être encore ; cette réunion de législateurs présente un grand nombre de portraits d'une exacte ressemblance ; mais cette immense composition est glaciale : qu'y faire ? Je conviens de toutes les exigences du sujet, mais le peuple qui a combattu avec acharnement devrait triompher avec transport, et c'est là justement où M. Larivière a échoué. Il y a dans son tableau de belles têtes, des bras, des jambes parfaitement dessinés, quelques réminiscences trop naïves d'anciens tableaux, mais pas une expression juste, franche, animée ; des attitudes et pas de mouvement ; du jour et point de chaleur ; rien enfin qui rappelle *ce beau soleil qui brûle les Bastilles*, selon l'expression poétique de M. Hugo, la puissance populaire qui vient de briser pour la seconde fois une antique monarchie.

*Jeanne la folle*, par M. Steuben. Ce sujet a été traité au dernier salon. Vous connaissez le malheur de cette reine de



Castille, mère de Charles-Quint, qui, devenue folle après la mort de son époux, qu'elle adorait, ne veut point permettre qu'il soit enterré. Le cadavre de Philippe-le-Beau est revêtu d'armes magnifiques ; et la malheureuse Jeanne, agenouillée auprès, épie un réveil impossible ! M. Steuben, ainsi que son devancier, a donné à son principal personnage l'expression d'un égarement douloureux ; il me semble qu'une lueur d'espoir insensé, qui ferait briller les yeux de Jeanne et sourire ses lèvres livides, serait plus dramatique encore et plus conforme à la vérité, puisque, pour calmer cette infortunée, on lui avait laissé croire que son mari serait un jour rendu à la vie et qu'elle attendait sa résurrection.

Nous voici venus à cette œuvre qui renouvelle tous nos regrets. *Les Pécheurs napolitains* de feu Léopold Robert. Ce tableau, exposé l'année dernière au profit des pauvres du deuxième arrondissement de Paris, ne perd rien à être vu au salon, et cependant cette cohue de couleurs, ce tumulte d'actions diverses, cette incohérence de traits tirés en tous sens, de beautés vraies ou de convention, que l'on nomme une exposition, semble moins convenir à une composition rêveuse et mélancolique, comme celle de Robert, que le silence et la solitude d'un cabinet.

En tout, autant qu'un examen fait du milieu de la foule peut me permettre d'en juger, le salon de cette année me paraît très-riche en batailles. C'est le musée de Versailles qui a envahi le Louvre, l'épée haute.

La plupart des noms d'artistes connus se font regretter ; l'élite de nos peintres travaille à embellir les monumens tels que la Madeleine, Notre-Dame-de-Lorette et autres ; des noms nouveaux les remplacent sur le catalogue. Dans notre prochain article nous examinerons quelques-unes de ces productions, ainsi que les tableaux de genre et les paysages, enfin nous terminerons par les portraits. C'est

sur les premiers, je crois, que s'est exercé la sévérité du jury ; il y en a beaucoup moins que les années précédentes et trop peu de tout-à-fait élégans.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

### Correspondance.

Ma lettre ne partira que le 15, ma chère petite ; mais je profite du mercredi des cendres pour causer avec toi. Sais-tu qu'il est quelquefois bien ennuyeux d'être obligée de s'amuser à heure et jour fixes... Cependant je serais une ingrate si j'accusais le mardi gras. Au milieu de mauvais jours, ce jour a été comme privilégié ; le ciel avait mis son manteau bleu brodé de légers nuages blancs, la terre s'était parée de sa robe parsemée de jolies violettes, et la douce fleur vendue en tout petits bouquets embaumait la foule qui se promenait à droite et à gauche des boulevards, tandis que les masques à pied et à cheval, et les riches et élégans équipages se pressaient au milieu. J'ai aperçu des déguisemens assez bizarres, par exemple : un *ballot* bien cordé, bien couvert de toile cirée, se promenait lourdement sans qu'on lui vit ni bras, ni pieds, ni tête, et sur le dessus, on lisait écrit en gros caractères : *fragile*. Un *perroquet*, tout couvert de peluche vert-émeraude, avait autour du cou une écharpe de cachemire rouge et un masque d'une ressemblance parfaite avec tous les *jackos* de notre connaissance. Un *chevalier* portant un masque blanc, un casque orné de plumes blanches, puis brassards, cuissards, gantelets, bottines et éperons blancs, avait le poing gauche sur la hanche, et dans la main droite le bâton de maréchal... un bâton blanc... enfin, la statue du commandeur dans *don Juan*... Comprends-tu ? rue Lafitte, sur le trottoir, devant moi, la statue du commandeur avançant grave et solennelle comme lorsqu'elle suit le pauvre



Sganarelle qui est venu la convier au festin... Je t'avoue que ce masque m'a fait bien peur...

Mais ces jours de folie sont passés, Paris est redevenu raisonnable; maintenant on ne se réunit plus qu'en famille, pour causer... C'est bien intéressant, je t'assure, et avec un peu de jugement et de réflexion on peut perdre beaucoup en mal, et gagner beaucoup en bien... Moi, je suis tout oreille, et, en amie, je viens partager avec toi ce que j'ai entendu.

Hier au soir, on parlait des femmes poètes; puis après avoir fait de justes et brillans éloges du talent de M<sup>mes</sup> Amable Tastu, Delphine de Girardin, Anaïs Ségalas, Marceline Desbordes et Mélarie Waldor, on en vint à faire de justes et tristes critiques sur ces jeunes filles qui, tourmentées par la destinée que Dieu leur impose: la gloire modeste d'être utiles, se trompent en cherchant la gloire dans la célébrité du monde....

« Mais, interrompit doucement un vieillard, si elles ont de la poésie dans le cœur, dans l'imagination...

— Qu'elles la répandent dans leurs actions, reprit sévèrement un jeune homme. N'admirez-vous pas combien il y a de poésie dans cette belle et simple jeune fille, qui dès le matin chante pour adoucir les souffrances de son vieux père, qui durant le jour évite à sa bonne mère tous les soins de la maison, qui, le soir venu, apprend à lire à de petits enfans pauvres, et ne s'endort qu'après avoir prié et remercié Dieu à deux genoux. Voilà de la vraie poésie! » Et cet élan d'admiration entraînant tout le monde, chacun se trouva de l'avis du jeune homme.

Mon Dieu! ma chère, est-ce que nous ferions de la poésie sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose? je le voudrais bien!

Et maintenant je suis honteuse de te parler toilette; mais j'ai le cœur gros d'un changement inouï! Imagine-toi que nous po tons des manches comme nos

trisaïeules. Louis XV l'emporte sur François I<sup>er</sup>, le *rococo*, sur la *renaissance*. La saison étant trop avancée pour que tu aies des robes nouvelles, voilà la manière de les rajeunir: pour les manches courtes en étoffe, tu fais à chaque manche deux bracelets semblables à celui sur lequel la manche est montée, tu les couds à la couture de cette manche et à des distances égales, puis entre ces bracelets tu fais sortir la manche de manière à en former trois bouillons.

Si la robe est de mousseline ou de gaze de Savoie, tu prends deux rubans de satin larges de deux pouces et longs de deux tiers, tu les couds encore sur la couture de la manche, tu les serres au milieu du bras par deux rosettes, et tu fais sortir la manche toujours de manière à en former trois bouillons.

Pour les manches longues de mousseline ou d'étoffe; tu prends une aune de ruban que tu couds à la couture de la manche, un seize plus bas que l'entournure, tu noue ces rubans sur le bras, et laisse flotter les bouts.

Quant aux corsages, ils sont les mêmes, mais les robes se font plus courtes.... Je ne sais pour cet été quel sort la mode nous destine.... Attendons et espérons qu'elle nous fera le moins laides possible.

Je t'envoie, sous le n<sup>o</sup> 1, un col qui fait en même tems pélerine. On passe, entre ce col et le fichu auquel il est attaché, un ruban de satin ou de gros de Naples, selon la saison, et on noue ce ruban à la pointe qui descend au milieu de la poitrine.

Le n<sup>o</sup> 2 est une corne de mouchoir, les deux raies indiquent que le milieu doit être rempli de points à jour.

Les n<sup>os</sup> 3 sont des entre-deux pour bonnets, robes et fichus, ou pour petites manchettes.

Le n<sup>o</sup> 4 est un semé pour fonds de cols ou de bonnets.

Et le n<sup>o</sup> 5 est une bourse pour quêter ou pour mettre des jetons. Ces bourses se



font en velours rouge ou vert, et en casimir noir ou marron. Les premières se brodent en or ou en argent, les secondes en soie demi-torse, ou en petits lacets. Pour la manière de dessiner cette bourse, je te renvoie à la page 254 du premier volume de notre journal. Le modèle te représente en entier le fond de la bourse, et la quatrième partie du tour de cette bourse qui forme un rond parfait. Lorsque tu l'auras brodée au métier, tu coudras une ganse or, argent, ou soie autour du fond; sur la largeur de ce fond tu tailleras un rond de carton que tu y colleras à l'envers avec de la gomme; sur la bourse entière tu tailleras un rond de peau de mouton blanche que tu colleras encore à l'envers; tu borderas à cheval avec la même ganse or, argent ou soie le tour de cette bourse, et tu y perceras des œilletons ainsi qu'ils sont indiqués; le velours étant bien collé sur la peau ne s'effilera pas; tu passeras en dedans à droite, puis à gauche, deux ganses carrées de soie rouge et jaune, si la bourse est rouge et brodée en or, etc. Ces deux ganses doivent être d'une demi-aune chaque et finir juste au sac. Les glands seront en soie de la même couleur que le velours et mêlés d'or ou d'argent, ou bien en soie pareille à celle de la broderie, et fais comme ceux que je t'ai indiqués pour la bourse longue dans le n° I<sup>er</sup> de la IV<sup>e</sup> année de notre journal.

Dépêche-toi d'exécuter cette bourse, ma chère amie; alors un dimanche, dans l'église du village, va quêter... Donne-toi d'abord en mon nom la plus grosse pièce de notre monnaie d'argent, fais-moi une gracieuse révérence, puis lorsqu'aux fidèles rassemblés tu diras d'une voix tremblante ces mots : *pour les pauvres, s'il vous plaît!* tu feras aux yeux de Dieu la plus touchante poésie!

Je crois te voir ainsi et je t'admire....  
Adieu! aime-moi! J. J.

## Ephémérides.

14 mars. Fête du Purim chez les Juifs.

Cette fête se célèbre en mémoire du jour où Esther sauva les Juifs qui allaient périr par les ordres d'Aman. Le mot *purim* signifie *sorts*, et l'on donne ce nom à la fête à cause des sorts dont il est fait mention dans le 9<sup>e</sup> chapitre du livre d'Esther.

Léon de Modène, dans son *Traité des Cérémonies des Juifs*, dit que le purim dure deux jours, dont le premier est le plus solennel : un jeûne le précède, et on y lit tout le livre d'Esther. Pendant la lecture, les auditeurs battent des mains en signe de malédiction toutes les fois que l'on prononce le nom d'Aman. On fait de grands aumônes en public; les parens s'envoient réciproquement des présens; les écoliers en font à leurs maîtres; les chefs de famille à leurs domestiques. Enfin la fête est signalée par des banquets et d'autres réjouissances, à l'imitation de ce qui est rapporté au dernier chapitre du livre d'Esther. Le lendemain est consacré à un festin, que chacun s'efforce de rendre le plus splendide qu'il lui est possible. Tout travail, tout négoce est interdit pendant ces deux jours.

## Mosaïque.

Le talent de peindre fait vivre par lui-même, ou sert au moins à répandre le meilleur goût sur les ouvrages d'aiguilles.

M<sup>me</sup> CAMPAN.

Une bonne action est le remède qu'on devrait opposer aux peines de la vie.

GUSTAVE DROUINEAU.



PL



Ayuntamiento de Madrid



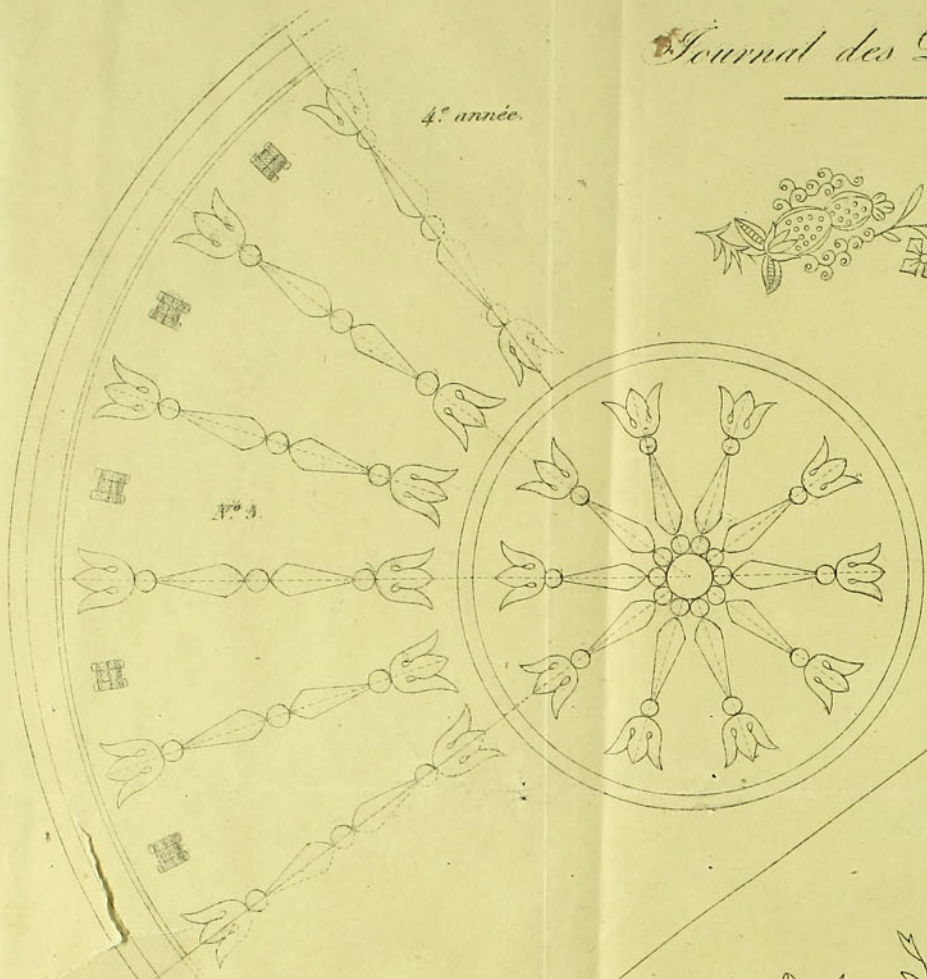
4.<sup>e</sup> année.

Planche III.

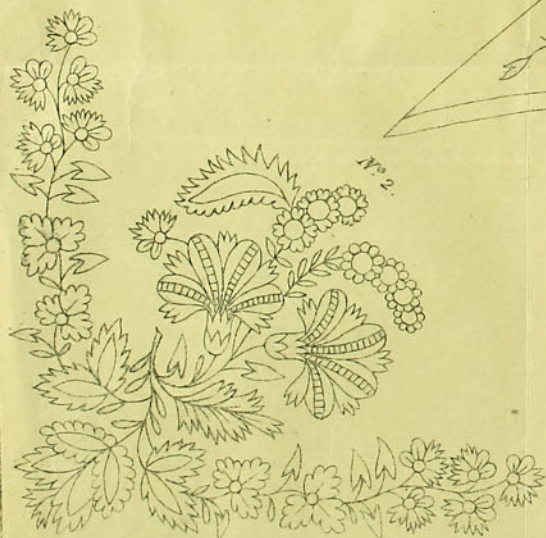
N<sup>o</sup> 3.



N<sup>o</sup> 3.



N<sup>o</sup> 2.



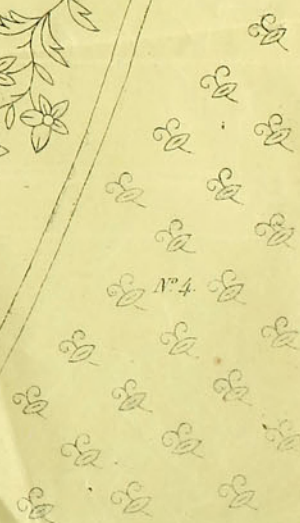
N<sup>o</sup> 3.



N<sup>o</sup> 1.



N<sup>o</sup> 4.





Ayuntamiento de Madrid





Ayuntamiento de Madrid



# L'étoile qui brille.

Musique de C.A. BOULANGER.

Accomp! de Guitare par CARCASSI.

CHORALE.

PIANO.

The musical score is written for a vocal choir (CHORALE) and piano (PIANO). The key signature has two sharps (F# and C#), and the time signature is 2/4. The piano part features a rhythmic accompaniment with eighth and sixteenth notes, often in a triplet pattern. The vocal part consists of several staves with lyrics in French. The lyrics are: "L'étoile qui brille le pauvre jeune", "fil - le c'est notre ver - tu mais quand vient l'o - ra - ge", and "quand passe un nu - a - ge tout a dis - pa - ru."



Cet-te vie est une onde où l'on voit chaque jour s'abi-mer tout le monde

par l'intrigue et l'a-mour toi dont l'âme est na-ï-ve ah crois moi

cher en-fant ne quitte pas la ri-ve de ce mon-de mé-chant

2.

Tout en suivant la route,  
Si tu vois en chemin  
Un esprit qui t'écoute:  
C'est un esprit malin.  
Redouble de prudence,  
Pour gagner l'autre bord;  
Car il faut l'innocence,  
Pour atteindre le port. ✱

3.

Mais si l'himen t'engage,  
Ayant la paix du cœur,  
Tu pourras en ménage  
Goûter le vrai bonheur.  
Et si dans ton vieil âge,  
Fillette demandait  
Le moyen d'être sage,  
Alors on lui dirait. ✱





*Designé par Sup. Thomas, d'après le tableau de Devotion.*

*Gravé par Demouré.*

## L'ANGE GARDIEN.

Ayuntamiento de Madrid

*Journal des Demeurelles.*

4<sup>e</sup> année. IV N<sup>o</sup>